

Avril 1890

# FIGARO ILLUSTRÉ



Jean Béraud

LE FIGARO, 26, rue Drouot  
BOUSSOD, VALADON & C<sup>ie</sup> Éditeurs  
9, rue Chaptal, Paris

Ayuntamiento de Madrid



**REDFERN**  
 AND SONS  
 GILLEURS POUR DAMES  
 Brevetés de  
 S.M. La Reine d'Angleterre  
 S.M. l'Impératrice de Russie  
 S.A.R. La Princesse de Galles  
 S. les Comtesse de Cambridge  
 Portugal, Danemark, Grèce, etc.

**PARIS 242 Rue de Rivoli**

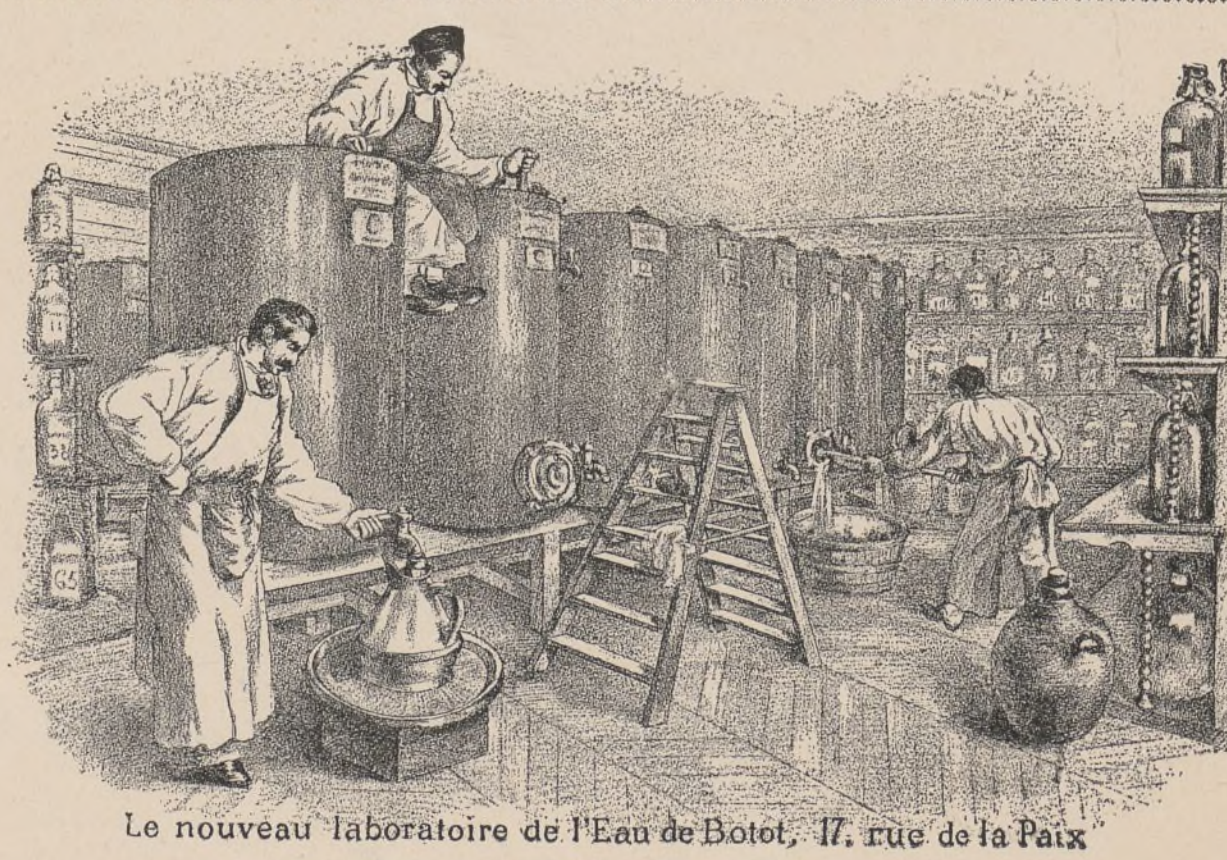
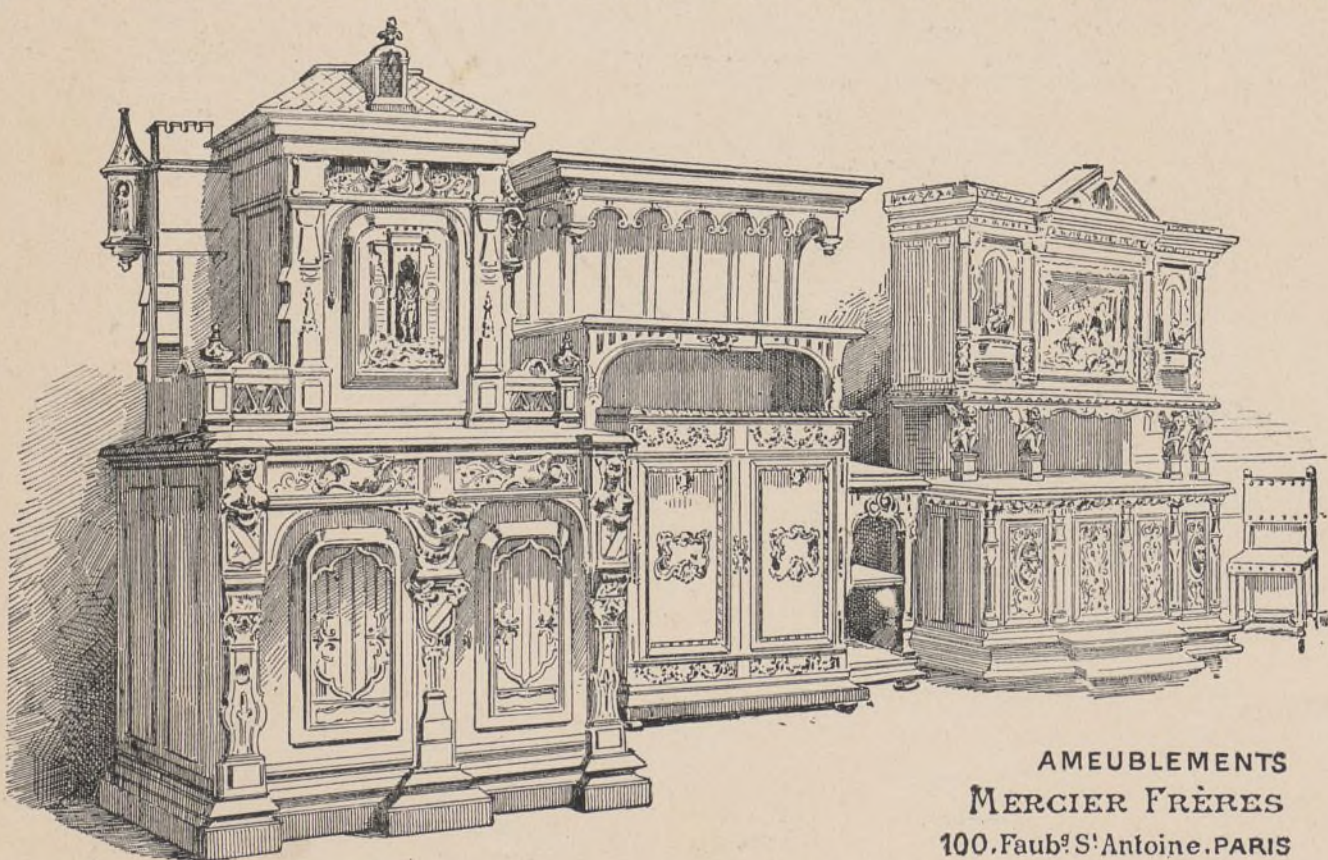
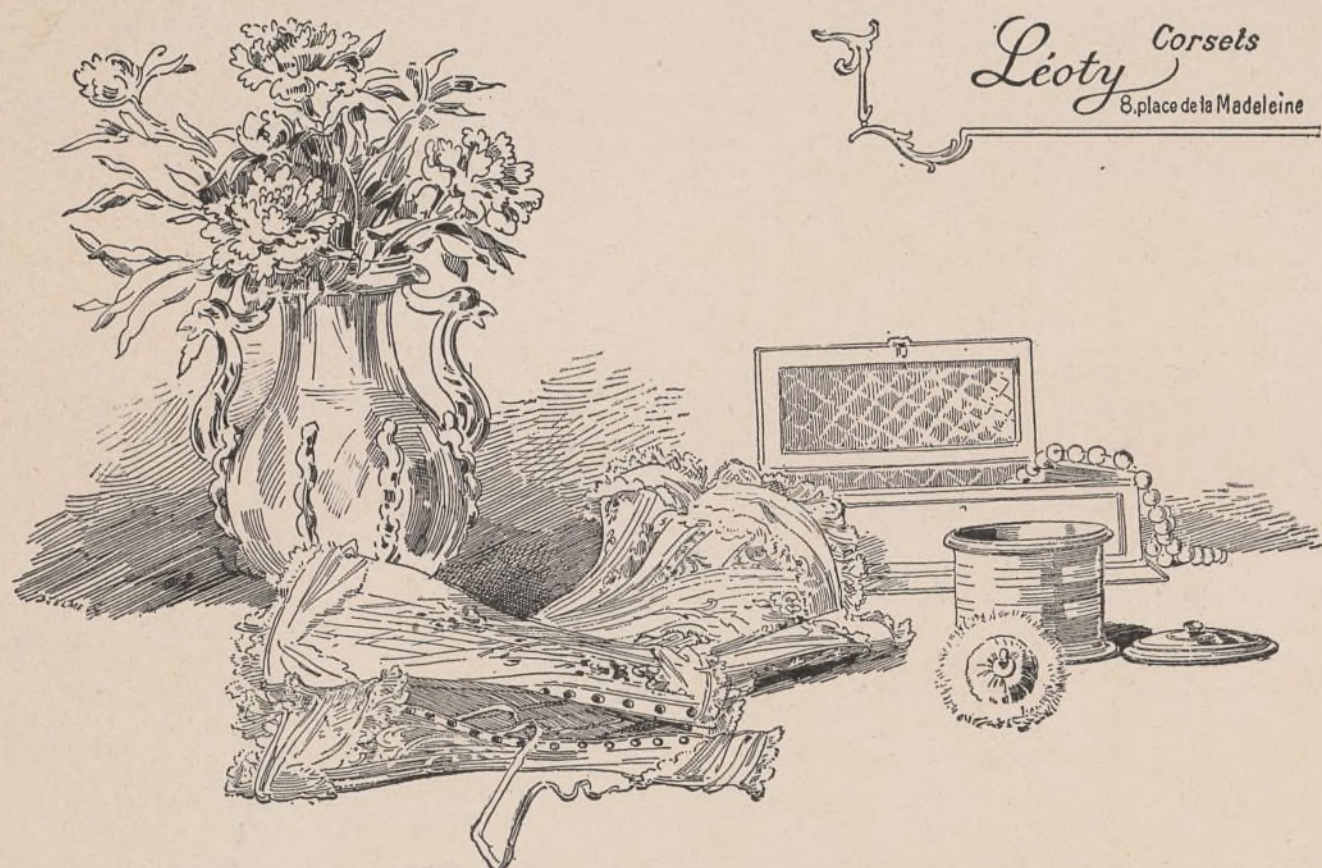
**NICE** 26 Boulevard Victor Hugo  
**CANNES** Boulevard de la Croisette

LONDRES - COWES  
 NEW-YORK

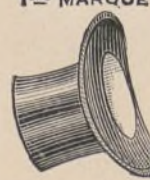
COSTUMES  
 Jaquettes  
 Amazonas



NOUVEAUX MAGASINS DE AULD REEKIE, RUE DES CAPUCINES



1<sup>re</sup> MARQUE



**Delon**  
 PASSAGE JOUFFROY - PARIS

1<sup>re</sup> MARQUE



Ayuntamiento de Madrid



# FIGARO ILLUSTRÉ

Tome Premier



---

Chromotypogravure & Imprimerie BOUSSOD, VALADON & C<sup>ie</sup>.

---



1890

AVRIL — DÉCEMBRE

# FIGARO ILLUSTRÉ

Tome Premier



LE FIGARO, 26, rue Drouot

BOUSSOD, VALADON & C<sup>IE</sup>, ÉDITEURS

RUE CHAPTAL, 9, PARIS

1890







# FIGARO ILLUSTRÉ

Avril 1890



AU CONCOURS HIPPIQUE, PAR CHARLES DELORT

Ayuntamiento de Madrid



## Au Lecteur



ORSQUE en 1883, le *Figaro Illustré* paraissait pour la première fois, sous la forme d'un numéro exceptionnel de fin d'année, à l'imitation des Christmas Numbers anglais, nous exprimions le souhait de voir bientôt s'acclimater en France, comme conséquence de notre tentative, les procédés chromotypographiques encore inconnus chez nous et dont les éditeurs de Londres commençaient déjà à se servir très heureusement.

Il serait peu modeste de rappeler ici l'accueil sans précédent dont a bénéficié, dès le début, notre publication annuelle, qui a eu pour collaborateurs tout ce qui est illustre dans les Lettres et dans les Arts. Rien d'ailleurs n'est moins nécessaire. Les cent mille personnes qui, depuis sept ans, à l'étranger comme en France, achètent le *Figaro Illustré* à son apparition, nous dispenseront assurément de reparler des efforts faits et des progrès réalisés pendant le cours de ces sept années.

Elles ont vu les timides essais de la première heure se transformer très vite en des interprétations presque parfaites. De véritables reproductions artistiques ont remplacé les images coloriées d'autrefois, et la gravure permet maintenant d'obtenir des fac-simile de tableaux avec toute l'exactitude du dessin, toute la sincérité du coloris, toute la délicatesse des valeurs.

Enfin, le *Figaro Illustré* annuel a eu de nombreux imitateurs, ce qui est la consécration la plus certaine du succès.

La création d'un périodique à illustrations en couleurs devait être la conséquence obligatoire d'une conquête d'art industrielle qui, pour n'être pas à la portée de tous, n'en est pas moins réelle. Le *Paris Illustré* a, le premier, exploré cette voie. Il disparaît aujourd'hui pour faire place au *Figaro Illustré* mensuel, dont voici le premier fascicule.

Devons-nous, à l'exemple des journaux nouveaux, développer par le menu un programme, plein d'alléchantes promesses? Faut-il démontrer péremptoirement que la naissance de cette revue littéraire et artistique répondait à un besoin impérieux du moment?

Non. La banale réclame n'est pas de mise à la première page d'une publication dont la clientèle est légion et qui a fait ses preuves.

Contentons-nous de dire, en aussi peu de mots que possible, que le *Figaro Illustré* aura pour seul programme de plaire et d'amuser; qu'il sera plutôt gai que triste, et d'une gaieté de bon aloi; qu'il ne sera d'aucune coterie, ne prendra part à aucune querelle; que les plus célèbres écrivains et les plus grands peintres y collaboreront; que la mère en devra prescrire la lecture à sa fille et qu'enfin il n'oubliera jamais cette devise, qui est la sienne: TOUJOURS MIEUX!

## SOMMAIRE

Au Concours Hippique, composition de CHARLES DELORT.  
 Le Mois Parisien, par UN TEL.  
 "Tout-Paris." — *Madame la duchesse d'Uzès*, portrait par TOUSSAINT.  
 L'Aventure, jeu nouveau par GEORGES LAUN.  
 Collaborateurs, par JULES CLARETIE, de l'Académie Française; illustrations en couleurs par FÉLICIEN DE MYRBACH.  
 Les Romanitchels, par JEAN RICHPIN; illustrations par BOURGAIN.  
 A la Course, par CARAN D'ACHE.  
 Le Fil d'or, par HENRY GRÉVILLE; illustrations en couleurs par GORGUET.  
 La Scène à faire, saynète par GRENET-DANCOURT, illustrée d'après des photographies de Mademoiselle RÉJANE, par CHALOT.  
 Chansons d'Enfants. — *Les Étoiles*, musique de GEORGES FRAGEROLLE, poésie d'ADRIEN DÉZAMY, illustration par ALBERT LYNCH.  
 Le Mariage de Pierrot, pantomime bretonne, texte et illustrations en couleurs, par LOUIS MORIN.

## FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

ÉCLAIREUR, 9<sup>e</sup> Régiment de Hussards, 1806, par ÉDOUARD DETAILLE.  
 NOUS RENTRONS! par JEAN BÉRAUD.

COUVERTURE: *Arlequine Fin-de-Siècle*, tableau de JEAN BÉRAUD.  
 Encadrement par SAINT-ELME GAUTIER.

## LE MOIS PARISIEN

Sous cette rubrique, j'ai reçu mission de signaler, chaque mois, en quelques notes aussi courtes que sincères, les faits littéraires, artistiques ou mondains, qui auront occupé le monde parisien pendant les trente jours écoulés. L'ensemble des douze chroniques mensuelles devra donc, si je suis à la hauteur de ma tâche, constituer pour les collectionneurs une intéressante revue de l'année.

La politique sera systématiquement exclue du FIGARO ILLUSTRÉ, créé pour charmer et distraire. Mais, par contre, l'œuvre d'art nouvellement parue, le livre à sensation, la mode du jour y tiendront une grande place.



Je n'hésiterai pas, pour commencer, à déclarer hautement qu'aucun événement ne me paraît égaler en importance l'apparition du FIGARO ILLUSTRÉ mensuel. Le plaisir des yeux est, à notre époque, ce que recherche par-dessus tout le public. Le goût du jour se porte, avec une tendance évidente, vers les choses jolies à voir. C'est pour cela que les modes sont si charmantes, que la pièce féerique règne en souveraine au théâtre et que, à l'occasion de l'Exposition, Paris s'est surpassé en splendeurs.

C'est peut-être pour cela aussi que nous allons avoir deux Salons au lieu d'un.

Le FIGARO ILLUSTRÉ aura, nous l'espérons, de quoi donner satisfaction à cette préférence.



La coquette et gracieuse arlequine de Jean Béraud, qui orne la couverture de ce premier fascicule, est assurément dans la note du jour. L'artiste, qui sait le dernier mot des élégances, l'a peinte pour servir de travestissement aux jolies comédiennes du Gymnase, dans l'acte du Bal masqué de *Paris fin de siècle*. Et rien n'est mieux approprié à cette jolie pièce que ce délicieux costume, rien ne convient plus à cette année 1890 que ce spectacle, éblouissement des yeux. C'est le triomphe du « rince l'œil », si j'ose m'exprimer ainsi.



L'apparition d'un nouveau roman de M. Emile Zola n'est pas un événement de mince importance. D'abord cela se vend beaucoup; ensuite c'est très discuté.

Il y a dans la *Bête Humaine* de fort belles pages. M. Zola est, personne ne l'ignore, un analyste de premier ordre et un peintre d'une étonnante sincérité. Malheureusement cela ne suffit pas et, dans les quatre cent quinze pages de la *Bête Humaine*, tout le talent de l'écrivain est employé à décrire des scènes aussi répugnantes que dépourvues de vraisemblance. C'est un mauvais livre, qui vient grossir la liste déjà trop longue de ceux qu'on doit tenir sous le manteau.



Ce qui n'empêche pas l'édition de la *Bête Humaine* d'atteindre des chiffres fantastiques et M. Émile Zola de convoiter un fauteuil à l'Académie.



S'il convient de cacher certains livres, d'autres sont bons à montrer. De ceux-là est *Flirt*, de Paul Hervieu, œuvre charmante, du plus délicat esprit parisien, de la plus aimable et de la plus séduisante philosophie. Edité avec somptuosité et illustré par ce maître, madame Madeleine Lemaire, qui y a déployé son merveilleux talent d'aquarelliste, *Flirt* est par excellence le livre d'art fait pour plaire aux délicats.

Parmi les nombreuses compositions écloses sous le pinceau de madame Lemaire, qui est sans conteste le premier de nos peintres de fleurs, il y a notamment des bouquets épars qui sont de véritables chefs-d'œuvre.

Et il me paraît certain que, si les bibliophiles accueillent avec amour ce livre exquis, une autre clientèle encore lui est assurée, c'est celle des artistes amateurs qui trouveront à y puiser de nombreux et inappréciables modèles.

Les deux jurys des deux Salons vont commencer leurs deux classements respectifs.

Il y a, cette année, de la cimaise en bien plus grande quantité que les années précédentes. Y aura-t-il moins de mécontents ?

Quoi qu'il en soit, les critiques d'art, eux, ne sont rien moins que satisfaits, parce qu'ils auront double besogne.

Cela n'empêchera pas notre collaborateur M. Albert Wolff d'écrire, comme de coutume, le *Figaro-Salon*, nous de le faire paraître le 1<sup>er</sup> mai, ni ses lecteurs habituels de le bien accueillir.

Tous les journaux du 23 mars sont pleins du succès remporté par *Ascanio* à l'Opéra et de la disparition de son auteur, M. Saint-Saëns. *Ascanio* ne doit-il une partie de ce succès à l'absence inexpliquée du maestro ?

Le legs fait à l'État par madame Pommery des *Glaneuses*, de Millet, est l'événement artistique du mois. Les connaisseurs accordent à ce chef-d'œuvre une valeur au moins aussi grande qu'à l'*Angelus*.

Nous avons eu la bonne fortune d'obtenir l'autorisation de reproduire les *Glaneuses* et nous publierons dans notre numéro de Mai, un fac-simile en couleurs du célèbre tableau.

Le présent FIGARO ILLUSTRÉ renferme une innovation : un ouvrage littéraire illustré d'après nature. Un premier essai analogue a été fait dans le *Supplément du Figaro*, pour une entrevue avec le général Boulanger. L'idée vient de là.

Les scènes qui accompagnent la comédie de M. Grenet-Dancourt, ont été photographiées par M. Chalot, artiste émérite, et posées avec autant de talent que de bonne grâce par cette charmante et fine comédienne, qui est mademoiselle Réjane.

Les lecteurs du FIGARO ILLUSTRÉ n'ont certainement pas oublié une amusante nouvelle de M. Philippe Gille, intitulée *Camille Prélart* et parue dans le numéro de 1886. De cette nouvelle, notre collaborateur a tiré la comédie en un acte qui, sous le titre de *Camille*, vient d'être représentée à la Comédie-Française au milieu des applaudissements. Une idée heureuse, infiniment d'esprit et du meilleur, le dénouement le plus inattendu, l'occasion d'un triomphe pour Coquelin cadet, tel est cet acte.

M. Redfern a bien voulu créer spécialement pour nos lectrices un costume de concours hippique. C'est ce costume que représente l'aquarelle de M. Delort. En voici la description :

Faite en vue du temps incertain, la robe peut être portée ouverte, s'il fait chaud, ou fermée en cas de froid. La robe en dessous est vieux rouge indien ; le corsage boutonne sous les

bras ; les manches, larges, sont en foulard de même nuance, serrées aux poignets comme une blouse. Le pardessus est un drapeau bouclé irlandais, d'un rouge plus foncé, avec pèlerine à capuchon.

Quelqu'un, à l'esprit chagrin, déplorait devant M. Prudhomme les penchants un peu superficiels de ses contemporains, et celui-ci fort judicieusement répondit :

« Nous devons, à mon sentiment, nous féliciter d'être nés dans ce siècle, le plus conforme à nos goûts, à nos aptitudes et à notre costume ! »

UN TEL.

Certains noms illustres, synonymes de noblesse, de fortune et de charité, sont connus du public, qui, à l'occasion d'une grande union ou d'une bonne œuvre, les voit fréquemment apparaître dans les colonnes de nos journaux quotidiens. Mais si ces noms sont familiers à tous, les figures qu'ils évoquent demeurent le plus souvent inconnues. La haute société parisienne est peu prodigue de ses images et ce sera, croyons-nous, donner satisfaction à un légitime sentiment de curiosité que de reproduire, chaque mois, sous cette rubrique, les traits d'une des personnalités les plus marquantes du

## TOUT-PARIS



MADAME LA DUCHESSE D'UZÈS.

## NOUVEAUX JEUX DE SOCIÉTÉ

### “ L'AVENTURE ”

Le nombre des joueurs est quelconque, sans que cependant il puisse dépasser treize.

On fait usage d'un jeu de cinquante-deux cartes.

Les cartes ont les valeurs habituelles, c'est-à-dire que, dans chaque couleur, l'As est la plus forte, puis viennent successivement le Roi, la Dame, le Valet, le Dix, etc., jusqu'au Deux.

Au commencement de la partie, la donne est tirée au sort.

Le donneur mêle les cartes, fait couper, puis distribue entièrement le jeu également entre les joueurs. En conséquence, s'il y a cinq joueurs, chacun d'eux devra recevoir dix cartes, — six joueurs, huit cartes, — sept joueurs, sept cartes, — huit joueurs, six cartes, — neuf et dix joueurs, cinq cartes, — onze, douze et treize joueurs, quatre cartes.

Quand il y a un talon, celui-ci est mis de côté et personne ne doit en prendre connaissance.



Pendant la distribution des cartes il est formé un panier par le versement par chaque joueur d'un nombre de jetons égal au nombre de cartes distribuées à chacun d'eux.

Il n'y a pas d'atout à ce jeu.

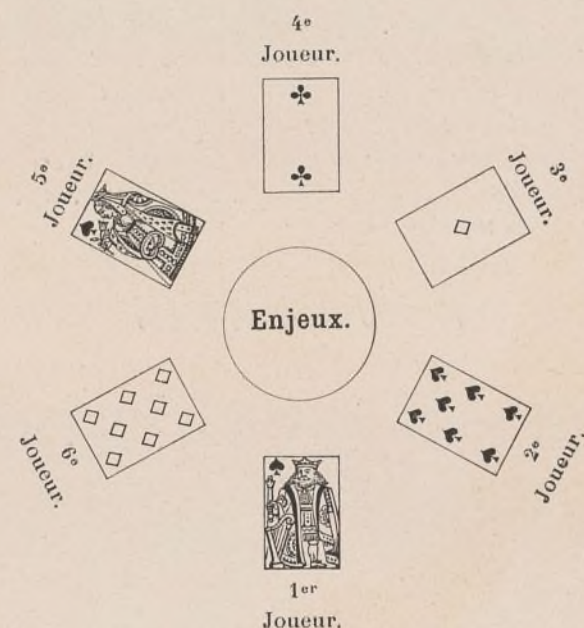
La donne terminée, une carte est jetée à découvert sur le tapis successivement par chaque joueur, en commençant par la personne à droite du donneur et en suivant en sens inverse du mouvement des aiguilles d'une montre.

Les cartes jouées ne doivent pas être mélangées afin qu'on puisse parfaitement reconnaître le propriétaire de chacune d'elles.

Les joueurs ont jeté telles cartes qui leur convenaient, sans être astreints à aucune condition de force ou de couleur.

La levée appartient au joueur qui a jeté la carte la plus élevée de la couleur la plus représentée.

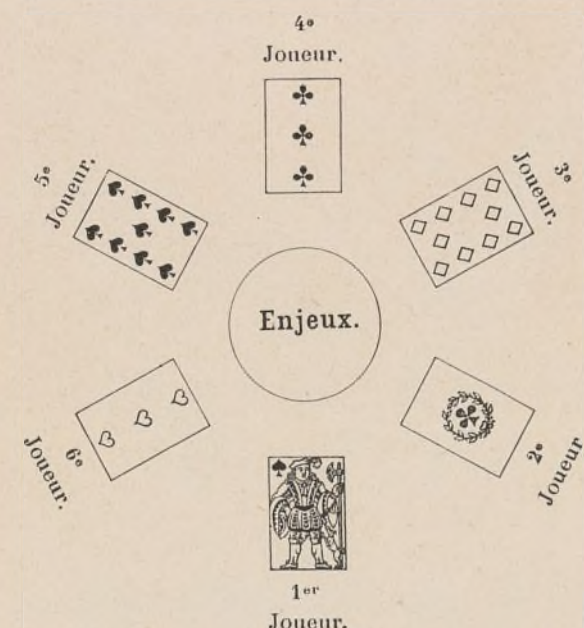
*Exemple.* — Les joueurs étant au nombre de six, ont jeté :



La levée sera au premier joueur qui a mis le *Roi de Pique*, carte la plus forte de la couleur la plus représentée.

Si deux couleurs prépondérantes comptent le même nombre de cartes, la levée appartiendra au joueur qui aura jeté la plus forte carte de ces deux couleurs.

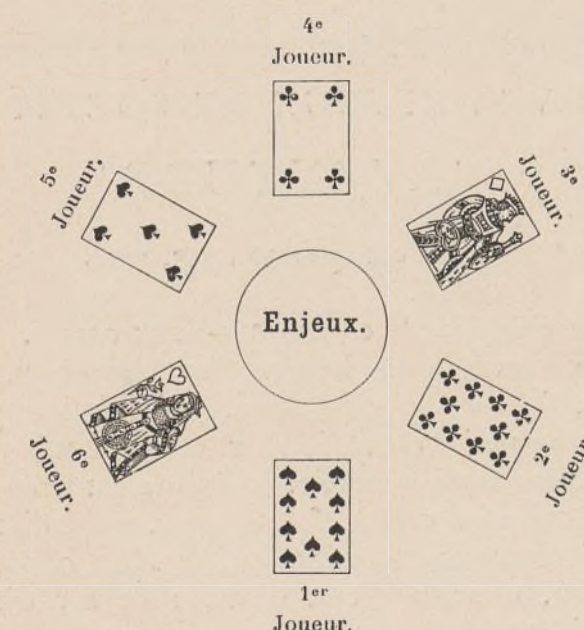
*Exemple.* — Soit le coup :



Les deux couleurs prépondérantes sont Pique et Trèfle, dont la plus forte carte est l'*As de Trèfle*; la levée appartiendra donc au deuxième joueur.

Si les deux couleurs prépondérantes ont leurs plus fortes cartes égales, on devra considérer la deuxième carte de ces couleurs et attribuer la levée à la plus forte de ces deuxièmes cartes.

*Exemple.* — Il a été joué :



La levée reviendra au cinquième joueur dont la carte, *Cinq de Pique*, est la deuxième carte la plus forte des deux couleurs prépondérantes.

Si les couleurs prépondérantes ont leurs premières cartes ainsi que leurs deuxième cartes égales, et si elles sont représentées par plus de deux cartes, il y aura lieu d'appliquer la règle précédente en considérant la troisième carte et ainsi de suite.

Si les couleurs prépondérantes sont représentées exactement par les mêmes cartes, l'avantage est à la primauté.

Les autres levées se jouent de la même façon que la première; le premier à jouer est toujours celui qui a fait la levée précédente.

Le coup terminé, les joueurs qui ont fait des levées se partagent le panier au prorata du nombre de levées; d'après la valeur du panier, composé comme nous l'avons dit précédemment, chaque levée se trouve rapporter autant de jetons qu'il y a de joueurs.

Les coups suivants s'exécutent comme le premier; le donneur est toujours celui qui a fait la dernière levée du coup précédent.

GEORGES LAUN.

## Le mois financier

Chargé de tenir le lecteur au courant des événements pouvant influencer le marché financier, nous voulons tout d'abord lui dire que nous ne nous occuperons jamais de *spéculation*. Notre rôle consistera à signaler, sans parti-pris, les fluctuations des principales valeurs françaises et étrangères pendant le mois écoulé, et surtout de lui indiquer des placements d'une solidité parfaite et d'une négociation facile.

Les cours de nos Rentes ne se sont guère ressentis des deux gros événements qui ont intéressé le public depuis quelques jours. Nous voulons parler de la disparition du ministère Tirard, presque aussitôt remplacé par le ministère Freycinet, et de la chute beaucoup plus retentissante du grand chancelier d'Allemagne, M. de Bismarck.

Ainsi le 28 février dernier, notre 3 o/o perpétuel s'inscrivait au cours de 88.15, et aujourd'hui, après détachement du coupon trimestriel de 75 centimes, nous le retrouvons à 87.90. Plus value : 50 centimes.

Les variations ont été de peu d'importance sur nos établissements de crédit. La Banque de France se maintient à 4,200. La Banque de Paris est à 785. Le Crédit Lyonnais, qui vient d'émettre l'emprunt serbe, fait 720. Le Comptoir national d'Escompte, 615. La Société de dépôts, 602.50.

Le Suez est faible. Les recettes comparées à celles de l'année dernière sont en diminution de 470,000 francs. Cours : 2,305.

La Banque parisienne a baissé, trop baissé. Affaire de cuisine intérieure, et surtout du non paiement du coupon trimestriel d'avril. Le retour de son président, M. de Werbrouck, est un fait accompli. Les rats ne danseront plus, nous l'espérons, quand le chat aura montré le bout de son nez.

On se plaint de la dépréciation des valeurs argentines. Nous n'en connaissons pas les raisons.

Le dernier emprunt russe, d'un montant nominal de 75 millions de roubles 4 o/o or, a eu lieu le 3 avril courant. L'intérêt des nouvelles obligations de 500 francs partira du 1<sup>er</sup> juillet; l'amortissement se fera en quatre-vingt-onze années. Les porteurs de titres de l'emprunt de 1862 ont eu le droit de recevoir, pour chaque titre, deux obligations 1890, et une soulte en or pour le reste du capital de leur titre. Le remboursement s'effectuera par les soins de MM. Rothschild au prix nominal; il s'agit d'un chiffre de 15 millions de livres sterling obligations russes, formant le septième emprunt 1862 5 o/o.

Restons sur ces dispositions favorables et sur ces bonnes nouvelles.

INFORMATIONS. — Dans sa séance du 20 courant, le conseil d'administration des *Chemins de fer de l'Ouest* a décidé qu'il proposerait à l'assemblée générale des actionnaires de fixer à 38 fr. 50 par action le revenu total de l'exercice de 1889.

— Le conseil d'administration des *Chemins de fer du Midi* a décidé qu'il proposerait à la prochaine assemblée générale des actionnaires de fixer à 50 francs le chiffre du dividende pour l'exercice 1889.

## ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.  
ÉTRANGER, *Union postale* : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue Paul-Lelong (Messageries du *Figaro*).

L'Éditeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, aux *Messageries du Figaro*, 8, rue Paul-Lelong.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C<sup>ie</sup>, Asnières.





ÉCLAIREUR

(9<sup>e</sup> Régiment de Hussards, 1806)









## COLLABORATEURS

PAR

JULES CLARETIE

ELLE allait venir!

Léon Dornoy avait tout préparé pour la recevoir. Des roses au joli vase de Gallé où, dans le verre irisé, jouaient les libellules au corselet bleu; un en-cas; du Moscatel; un peu de vin de Capri. Et des fleurs; — partout des fleurs. Il avait la coquetterie du cadre dont il entourait ses amours.

D'ailleurs, heureux de vivre, jeune, applaudi, déjà célèbre, aimé du public et adoré — Dornoy n'était point fat, mais la preuve était là — adoré de cette Jeanne, la chère blonde, mariée en secondes noces à Pierre Vernier, à ce Pierre Vernier dont le nom, sur les affiches, s'unissait au nom plus jeune de Dornoy.

Ironie des destins! Il n'y avait pas quinze jours, cette simple phrase dite par un comédien parlant au public: «*Messieurs, la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous est de MM. Pierre Vernier et Léon Dornoy*», cette phrase sacramentelle, dont les premiers mots font sauter le cœur de l'auteur qui écoute anxieusement, là-bas, dans la coulisse, cette phrase avait été soulignée de bravos, saluée d'acclamations et Léon Dornoy, dans son petit hôtel de l'avenue Frochot, attendait la femme de Vernier — son compagnon d'affiche; — il attendait Jeanne, la chère Jeanne, sans remords, sans inquiétude, avec impatience.

La situation même lui semblait curieuse. Il ne l'analysait pas, il la trouvait originale, simplement. Vernier, du reste, avait quinze ans de plus que lui et vingt ans de plus qu'elle. Il devait bien avoir passé la cinquantaine, Vernier. Robuste, sans doute, élégant encore, faisant figure, le soir, aux lumières; mais chauve, un peu las, avec cette barbe poivre et sel qui rend la vie miel et vinaigre. Tandis que lui, Dornoy!... Lui?... Trente-cinq ans, blond, l'œil vif, la lèvre rouge, de jolies dents dans l'or fauve de la moustache, de la verve, de la gaieté — et du talent! Oui, il eût volontiers ajouté «*et du talent!*» en se regardant dans sa glace.

Il se regardait précisément, comme on se passe en revue avant un duel, lorsque le timbre sonna. C'était elle!

Léon avait renvoyé son valet de chambre. Il envoyait toujours son valet de chambre prendre des nouvelles d'une grand' tante, à Passy, lorsque Madame Vernier devait venir. Il courut à la porte, empressé, esquissant d'avance un sourire.

«*Chère Jeanne!*»

Ce n'était pas la chère Jeanne. C'était un commissionnaire,

un gros Auvergnat courtaud, pataud, rougeaud, une lettre à la main. Léon en reconnut bien vite l'écriture, une des écritures de madame Vernier, qui, prudemment, en avait deux.

«*Elle ne vient pas!*»

Quelque obstacle. Un ennui, l'arrivée d'un parent de province. Un empêchement ou un prétexte. Oh! ce n'était pas la première fois qu'elle écrivait ainsi, mais, cette fois, la déception était plus vive.

«*Merci, mon garçon! Merci!*»

Il devinait qu'elle ne viendrait point, mais il ne devinait point pourquoi elle ne viendrait pas. La lettre lue, il éprouva un moment de colère noire. «*Impossible, aujourd'hui, impossible, écrivait Jeanne. Il va chez toi, il tient à te voir, il veut te voir. Je n'ai pu le retenir. Je t'expliquerai tout. Au revoir, chère âme!*»

«*Il va chez toi!*»

Cet imprévu rendit brusquement Dornoy très nerveux. Le mari! C'était le mari qu'il allait recevoir au lieu de la femme! Vernier au lieu de Jeanne! Le collaborateur au lieu de la collaboratrice!

«*Il va chez toi! Il tient à te voir! Il veut te voir!*»

Et pourquoi Vernier voulait-il le voir? Ils avaient pris rendez-vous chez Vernier lui-même, pour un des jours de la semaine prochaine. Lundi, oui, lundi prochain. D'ici là, chacun d'eux devait avoir cherché les détails d'une comédie gaie, très gaie, dont ils avaient en commun, achevé le plan. Dornoy se chargeait des mots. Il piochait les mots. Vernier lui répétait souvent: «*Je centralise les situations, trouvez les paillettes!*» Était-ce de ces paillettes que Pierre Vernier tenait à parler à Léon, comme cela, tout de suite, aujourd'hui même?

«*Le diable soit de ses paillettes!*»

Jamais Jeanne, avec sa beauté blonde, ses tendresses de chatte, ses larmes versées — peut-être pour effacer ses remords — ne lui avait paru aussi désirable. Journée finie! Rendez-vous perdu! Et comment retrouver, dans la fièvre de ce Paris, dans cette vie éperonnée et cursive, le calme doux, tendre, certain, de l'après-midi qu'on lui volait?...

«*Car il me le vole, mon temps! Il me le vole!...*»

Et Dornoy s'arrêtait brusquement devant cette pensée: le voleur, c'était le mari! Mais que ne lui volait-il pas, lui, à cet homme,



à ce très brave homme dont le nom se trouvait associé, au sien, devant la porte d'un théâtre? « 16<sup>e</sup> représentation, *Le High life*, comédie en trois actes de MM. Pierre Vernier et Léon Dornoy. »

« N'analysons pas, n'analysons pas, se disait Dornoy. Subissons la situation! »

Il subissait. Et puisque Vernier allait venir et non pas elle, il arrachait du vase de Gallé les roses thé qu'elle eût portées à ses narines, à ses lèvres... Il enlevait le petit en-cas qu'elle eût grignoté de ses jolies dents, assise, là, dans le fauteuil bas qu'elle affectionnait. Il voulait oublier que cette journée lui avait été promise par elle depuis longtemps, si longtemps! Il avait brûlé le billet que ce butor de commissionnaire venait de lui tendre, et il s'était placé devant sa table de travail, la rangeant machinalement, mettant de l'ordre dans les feuillets épars, les couteaux à papier d'ivoire, le petit poignard de Zuloaga en acier damasquiné d'or, les bronzes de Barye, les boîtes à timbres. L'esprit ailleurs, du reste, l'esprit bien loin de l'avenue Frochot: — l'esprit, là-bas, et le cœur près de Jeanne, la maîtresse blonde, qui ne viendrait pas, qu'il ne verrait pas...

\* \*

Le timbre sonna tout à coup. Évidemment c'était *lui*, puisqu'elle venait d'écrire qu'il viendrait. Dornoy eut un moment la tentation de ne pas ouvrir, de le laisser partir, de ne pas plus le voir qu'il ne la verrait. Puis une curiosité instinctive le prit: que pouvait bien vouloir lui dire ainsi Vernier? Lui parler de la pièce gaie? Ah! il s'en moquait bien, pour le moment, Dornoy, de la pièce gaie!

Le timbre sonnait de nouveau. Léon alla ouvrir. Il aperçut, dans l'encadrement de la porte, la haute taille de Vernier, et la voix, très brève et très rude de son collaborateur, dit: « Bonjour! »

Après quoi, Vernier entra brusquement, le chapeau sur la tête, traversant vite l'antichambre, pour aller droit au cabinet de travail de Léon.

Pierre Vernier n'avait d'ordinaire ni cette voix maussade, ni ces allures rapides.

« Tiens, tiens, pensa Dornoy, il ne vient certainement pas me parler de la pièce gaie! »

Il avait suivi son collaborateur qu'il trouva debout, le dos à la cheminée où voltigeaient encore, dans les cendres, comme de légers papillons noirs, les débris brûlés du billet de Jeanne...

Vernier, le chapeau sur les yeux et mordant sa moustache, regardait Dornoy d'un air que Léon trouva bizarre. Avec sa barbe en pointe et ses sourcils froncés, le mari lui fit l'effet de quelque ligueur méditant une Saint-Barthélemy.

« Vous ne vous asseyez pas? dit le jeune homme.

— Non, fit Vernier, j'ai la fièvre, je ne puis pas rester en place! »

La voix était toujours rauque, laissant deviner des grondements sourds, comme certains roulements indistincts, avant l'orage.

« Qu'est-ce qu'il a? songeait Dornoy, intrigué. »



Il ne pouvait y avoir rien de grave. Puisque Jeanne avait pu écrire, Jeanne eût averti, en cas de danger. Aucun péril à craindre; mais évidemment quelque résolution inattendue. Pierre Vernier passait pour avoir mauvais caractère. Jadis bretteur, ami des querelles, prompt aux coups d'épée. Au surplus, le cœur sur la main.

« Eh bien! mon cher Vernier, puisque vous ne pouvez rester assis, causons debout! »

Dornoy, qui avait mis dans l'invitation toute la cordialité possible, crut s'apercevoir ou s'imagina que le mari avait laissé échapper un petit mouvement nerveux à ces mots très simples, presque caressants: « Mon cher Vernier... »

Dornoy devenait plus qu'intrigué.

« Venez-vous, demanda-t-il, me parler de la pièce gaie? Le pendant du *High life*. Entre parenthèses, il a fait six mille deux, hier le *High life*. Eh bien! j'ai trouvé, je crois... »

Mais Vernier l'interrompit brusquement:

« Ah! la pièce gaie! Il s'agit bien de la pièce gaie! J'en ai trouvé une autre, moi, une pièce! Mais pas gaie, non, pas gaie! Dramatique! Une pièce dramatique pour qu'on ne continue pas à me reprocher de pasticher Marivaux. Une pièce très dramatique! Et c'est sur elle que je viens vous consulter.

— Ah! il s'agit d'une nouvelle collaboration?

— Parfaitement. Et si le sujet vous plaît, nous le traiterons ensemble.

— Voyons le sujet, dit Dornoy, souriant.

Il se sentait soulagé, délivré d'une inquiétude vague.

« Mon cher, fit Pierre Vernier en regardant Dornoy bien en face, mais d'un air singulier, — ce qui m'importe avant tout, c'est le dénouement. Quand on marche droit à un bon dénouement, bien net, on travaille plus vite et on travaille mieux. Quand Dumas père eut trouvé le « *Elle me résistait, je l'ai assassiné!* » il avait trouvé *Antony*, tout *Antony*. Le drame en question donc, je l'ai, je l'ai bien, je le tiens; ce qui me manque, c'est le dénouement, ou plutôt, la forme du dénouement, et c'est là-dessus que j'appelle votre attention.

— Je vous écoute, dit Dornoy.

— Vous m'écoutez bien?

— Très bien!

— Ah! c'est que, cette fois, c'est grave! Jugez-en: Mon drame, je vous le passe. J'ai toutes les données; je vous les dirai par le menu, si vous voulez; mais je laisse cela de côté. Où je veux en venir, voilà: C'est toujours l'adultère, mon drame! Banal, comme la vie; l'éternel trio de la femme, du mari et de l'amant! Tantôt le mari pardonne, c'est Sganarelle devenant apôtre; tantôt il tue, c'est Sganarelle coiffant le turban d'Othello. Dans mon idée, le mari tue, et il tue bien. C'est un brave homme, un très brave homme, qui s'aperçoit un jour que son ami le plus intime l'a trahi. Vous entendez? Bassement trahi. Il pourrait faire grâce au misérable, mais il en fait justice, précisément parce que c'est un ami, doublement ignoble, par conséquent. Et il ne tue pas la femme, qu'il aime et qu'il veut garder, mon mari; pas si bête; non, il tue l'amant, et il le tue — voilà la question et la difficulté — il le tue d'une façon telle que ni le monde, ni même la femme ne puissent soupçonner qu'il l'a tué par vengeance ou par jalousie. Comprenez-vous?

Tandis que Vernier parlait, Dornoy ne détachait pas ses yeux de cette face un peu pâle, à barbe grise, longue, et il trouvait — il ne s'en était pas aperçu jusqu'alors — que son collaborateur avait la figure froidement résolue des maris justiciers des drames de l'Ambigu.

Il n'était plus seulement intrigué, comme tout à l'heure, il devenait inquiet. Il sentait quelque ironie, quelque péril, une menace, derrière l'impassibilité de ce masque froid.

Essayant d'ailleurs de sourire, assis à sa table qui le séparait de Vernier, toujours debout devant la cheminée, Dornoy balbutiait des observations vagues:

« Ah! alors vous voulez...? Voilà l'idée de votre pièce, de la nouvelle pièce?... Une vengeance?

— Sterling, oui!

— Un gros drame, alors? Un gros drame?

— Saignant!... Un mélodrame même, si vous voulez.

— Et, demanda timidement Dornoy, vous ne croyez pas qu'un dénouement gai aurait plus de chance?...

— Un dénouement gai? Quel dénouement gai? Je vous dis que je cherche un dénouement terrible. Une tragédie. Cherchons ensemble. Vous y êtes, dit Vernier d'un ton qui parut à Léon plus que bizarre, oui, vous y êtes aussi intéressé que moi!

— Vous tenez au drame, alors, vous tenez absolument au drame?

— Absolument. Ah! ça, mais, vous qui êtes jeune, vous ne suivez donc pas le mouvement? Vous ne voyez donc pas que la gaieté est abolie? Écrire une pièce gaie, c'est faire fausse route! Le *High life* est un hasard. Pièce trop parisienne, ça ne tiendra pas. Hors des fortifications, on ne comprend plus. Il faut étaler sur les planches tout le pessimisme de la vie moderne. Soyons nouveaux! Soyons navrants! »



Et d'un grand geste impératif, Pierre Vernier répéta, la voix ardente :

« Soyons navrants !

— Soit, dit Léon en baissant la tête, soyons navrants.

— Le mari donc, reprit Vernier, est un honnête homme qui a eu trop de confiance dans son ami.

— Quel âge, le mari ? interrogea Dornoy.

— Le mien, je suppose.

— Et alors... l'ami ?

— Plus jeune, beaucoup plus jeune. »

Il semblait à Dornoy que le regard du mari lui demandait : « Votre acte de naissance ? »

Mais Vernier haussa les épaules.

« La jeunesse n'est pas une excuse. Au contraire. Quand on est encore jeune, on doit respecter le bonheur des grisons. Toute

— Oui, c'est convenu... Peut-être... avant de la mériter, cette mort extraordinaire, a-t-il eu une excuse.

— Qui ?

— Lui... l'amant.

— Et quelle excuse ?

— Je n'en sais rien... La passion...

— On la dompte !

— La coquetterie de la femme...

— Il fallait mettre la coquette à la raison. D'ailleurs, la femme en question n'a pas été coquette. C'est, dans ma pensée (Vernier semblait appuyer étrangement sur ces mots : *dans ma pensée*) une très honnête femme qui a lutté, prié, souffert.

— Croyez-vous ? fit naïvement Dornoy.

— Dans ma pensée, répéta le mari, dans ma pensée ! Bref, je cherche, je vous le répète, comment le mari se vengera. Il pour-



ma pièce, toute notre pièce est là : un ami qui trompe son ami est un larron et la dupe a sur lui le droit qu'on a sur un voleur de coffres-forts ! »

\*\*\*

Le pauvre Dornoy cherchait à deviner dans les paroles du mari ce qu'il pouvait y avoir de personnel ou de littéraire et il ne démêlait pas très bien les intentions de son collaborateur. Vernier choisissait-il ce prétexte d'un drame à venir pour le souffleter de cette épithète de larron et lui reprocher son infamie ? Y avait-il, dans ce dénouement qu'il fallait chercher, une plaisanterie funèbre ? Cet homme était-il un mari outragé qui savait tout ou un littérateur agacé qui poursuivait nerveusement une fin de cinquième acte ?

Il était bien troublé, Dornoy, fort mal à l'aise, semblable à un homme perdu dans une tourbière et qui ne sait trop où poser le pied. Si c'était une plaisanterie, il la trouvait macabre ; si c'était un hasard, il le trouvait ironique.

« Peut-être, dit-il doucement, peut-être votre amant... je veux dire l'amant que vous voulez tuer... »

— Oh ! tuer d'une façon extraordinaire !

rait, je suppose, faire murer l'ami déloyal dans son appartement...

— Renouvelé de Balzac. C'est bien usé, ce moyen-là, c'est romantique !

— Mais, dit vivement Vernier en redressant sa tête grise de ligueur, je suis un vieux romantique, moi, et j'en suis fier. D'ailleurs, trouvez-vous le revolver plus naturaliste ?

— Il est plus moderne, dit Léon, conciliant.

— Prenons le revolver. Avez-vous un revolver ici ?

— Moi ?... Non... Et pourquoi un revolver ? balbutia Dornoy, tout blême.

— Pour essayer de mettre la chose en scène, tout simplement. Je mime souvent mon théâtre avant de l'écrire... Pas de revolver, c'est dommage ! »

Et tout à coup, regardant autour de lui, en quête d'un accessoire tragique, Vernier eut dans les yeux un éclair de joie.

« Ah ! dit-il, voilà ! Bien ! »

Et il étendit la main vers le poignard de Zuloaga, qui brillait sur la table de Dornoy, parmi les papiers et les bronzes.

Léon ne doutait plus maintenant, en voyant entre les doigts osseux du mari cette arme exquise, niellée d'or et d'argent, et que Vernier regardait curieusement comme un bijou.

Le mari avait tiré la lame courte, aiguë, du fourreau d'acier.



« Tiens, dit-il, une inscription... une devise... *Hasta la muerte*... »

— C'est de l'espagnol, soupira Dornoy, résigné. Cela veut dire : *Jusqu'à la mort*.

— Cela pourrait servir de titre à la pièce... Oui, je rêve un drame à la Calderon, à la Lope de Vega. Un *Médecin de son Honneur*, mais moderne, très moderne.

— Un médecin de son honneur homéopathe, fit Dornoy, pour dire quelque chose. »

Vernier se mit à rire ; mais ce rire parut strident, voulu, au jeune homme, et le mari continuait à examiner le petit poignard de Zuloaga avec une attention redoutable.

Dornoy fit encore un effort.

« Voyons, dit-il, êtes vous bien résolu à finir par un dénouement triste ? Je ne vous demande pas que le mari pardonne... Non... Mais... s'il ignorait... si tout finissait gaiement... »

— Vous y tenez, à votre gaieté, vous ? Impossible ! Le mari ne peut pas ignorer, puisqu'il sait ! Je vous dis qu'il veut se venger. Une vengeance féroce, shakspearienne !

— Ah ! soupira Dornoy... Molière avait pourtant du bon !... Et Labiche !... Vous oubliez trop Labiche !

— Je n'oublie rien, fit le mari. Rien ni personne. Mais je veux un dénouement qui fasse trembler et courir Paris !

— Courir Paris ? Où, courir ?... »

Et Dornoy, par une sorte de prescience hypnotique, lisait déjà, voyait clairement là, imprimés dans un de ces journaux chiffonnés sur sa table, ces mots inquiétants et tragiques : *L'Affaire de l'Avenue Frochot. — Une vengeance de mari !* « Quel drame !... Voilà un drame ! »

« Je suppose, dit froidement Vernier, qu'on trouve, un beau matin, chez lui l'amant avec un poignard pareil à celui-ci, planté dans le cœur... »

— Comme du temps des francs-juges ?

— Comme du temps des francs-juges. L'amant avait, au troisième acte, dit à la femme : « *Jusqu'à la mort*... » Au cinquième, le mari répond par : « *Hasta la... hasta...* » enfin l'inscription espagnole... Qu'est-ce que vous en dites ?

— C'est gentil, répondit Dornoy, qui voyait la petite arme brunie luire dans la main du mari comme une vipère noire. C'est très gentil. Ce n'est pas précisément folâtre... folâtre...

— Eh bien ! conclut brusquement Vernier, qu'est-ce que vous décidez ?

— Moi ?

— Oui, quel dénouement choisissez-vous ?...

— Il faut réfléchir, dit Léon un peu égaré. Je vous avoue que dans tout cela, je ne vois rien de bien tentant, de bien particulièrement attirant...

— Ah ! ça, fit Vernier en s'avançant vers lui, qu'est-ce que vous avez donc ? (Il tenait toujours son arme.)

— Je n'ai rien, cher ami. Qu'est-ce que vous voulez que j'aie ?

— Vous êtes pâle comme un mort.

— Pâle, moi ?

— Regardez-vous.

— J'ai mal dormi cette nuit... L'insomnie... les nerfs...

— Vous n'aviez donc pas de chloral ? Je vous enverrai du chloral !

— Non, non, dit vivement Dornoy, ne m'envoyez rien !... je ne prendrai rien !... »

Il le prévoyait, ce chloral, ce chloral envoyé par Othello avec adjonction d'acide prussique ! Un dénouement dont Pierre Vernier n'avait point parlé tout à l'heure.

— En attendant, fit le mari, avalez un cordial quelconque ! Je vous assure que vous n'êtes pas bien. Avez-vous du Malaga ici ?

— Moi ?... Non. Mais, dit Dornoy en montrant la crédence... du Xérès, là. »

Vernier avait ouvert le meuble.

« Ah ! dit-il en riant. Du Xérès, du Moscatel, des biscuits, des fruits glacés !... Je m'explique votre pâleur !... Vous n'êtes pas en veine de collaboration !... Je me trompe, je devrais dire... »

Il s'interrompt, discrètement, regardant Dornoy d'un air très gai.

Le ligueur, tout à coup, devenait gaulois.

« Eh bien ! cher ami, je reviendrai un autre jour !... Je vous laisse... Vous n'êtes pas en veine... Je vais piocher seul ce dénouement... Il est difficile... Ce que j'ai trouvé jusqu'ici est assez banal... mais j'en viendrai à bout. »

— Ne trouvez pas autre chose, interrompit Dornoy, très vite. Ne cherchez pas, ne cherchez pas ! »

Pierre Vernier lui tendait la main.

« Au revoir, Léon ! »

Cette main, Dornoy hésitait à la prendre. Il la saisit pourtant, et Vernier la tint, un moment, regardant le jeune homme, bien en face, d'un air de compassion douce :

« Je vous assure, Léon, vous avez la fièvre ! Ne collaborez pas trop ! »

Et il allait partir en riant, lorsqu'il revint, jetant sur la table le petit poignard de Zuloaga :

« J'allais emporter ça, tenez !... *Hasta la muerte* ! c'est vrai, vous avez peut-être raison ! C'est trop romantique. Usé, Calderon ! Je vais chercher dans le moderne. »

Il disparut, laissant Dornoy presque hagard, la tête un peu perdue. Toute l'émotion contenue se traduisit, éclata, creva comme un ballon trop tendu, dans un *ouf* ! de délivrance.

« Il ne sait rien ! Il ne sait rien ! Il ne sait rien !... Mais quelle séance ! »

Et le jeune homme se versa et but lentement — ordonnance du mari — un verre de Xérès de la Frontera, le Xérès préparé pour les chères lèvres de la femme...

..

Mais, ce même jour, deux lettres différentes partaient de l'avenue Frochot, l'une pour le collaborateur, l'autre pour la collaboratrice :

« Ne comptez plus sur moi, disait Dornoy au mari. Je vous expliquerai ma résolution. J'ai tourné, retourné nos projets. Je renonce au théâtre. Je vais faire du roman ! »

Et à la femme :

« Je vous dirai tout plus tard, je pars pour l'Italie. Une recherche de documents. Je renonce au roman. Je vais faire de l'histoire ! »

« Tu ne sais pas, dit madame Vernier, qui comprit, à Pierre Vernier qui ne comprenait point une résolution si prompte ; je parie que Dornoy va se marier. »

— L'imbécile ! »

Madame Vernier le regarda :

« Tu es poli, toi ! »

— Je te demande pardon, dit Vernier, mais je l'aime, ce Dornoy, et le mariage, vois-tu, Jeanne, le mariage, c'est une loterie. Tout le monde ne gagne pas le lot de diamants et le collier de perles, comme moi ! »

Et il l'embrassa sur le front.







# ROMANITCHELS

PAR

JEAN RICHPIN

La première famille de Romanitchels ou Bohémiens avec laquelle il me fut donné d'entrer en relations sérieuses, j'en fis la connaissance, voilà tantôt dix-huit ans, à la foire au pain d'épices, où j'avais alors pour passe-temps (mon Dieu ! je n'en tire pas autrement vanité, mais je ne vois pas pour quoi j'en aurais honte non plus) de *battre comtois* devant la *banque* de lutteurs tenue par Dubois, le gros Dubois, dit « le père Trois-Cent ».

Ces relations valent peut-être la peine d'être contées ; car elles furent assez suivies et assez intimes. Suivies, jusqu'en *roulotte* ! Intimes, quasi jusqu'au *conjungo* !

Tout en *battant comtois*, et très consciencieusement, je m'intéressais à la *banque* voisine presque autant qu'à la nôtre, et j'avais gros cœur, bien souvent, de voir le tort que faisaient à la pauvre somnambule délaissée tous nos charivaris, les pitreries et les coups de cloche de notre queue-rouge, les tonitruants rafflas du nègre tapant sur la peau d'âne comme sur un ennemi, les boniments glapis dans le porte-voix en fer blanc par le fausset suraigu du « père Trois-Cent », et enfin, hélas ! mes propres vociférations pour réclamer un gant d'une voix rageuse :

« Oui, contre le grand, à droite, là, celui qui a l'écharpe bleue ! Parfaitement ! »

N'allez pas vous imaginer qu'elle était jolie, cette somnambule ! Ni sa sœur non plus, en vérité. Car si toutes deux se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, c'était comme deux gouttes d'eau sale. Plus sale et plus laide encore était la vieille, leur mère sans doute, qui, à l'arrière de la caravane, sous une bâche noire, cuisinait dans un poêlon d'étranges ragoûts, avec une mine et des gestes de sorcière. Pas même les enfants n'étaient jolis. Et pourtant il y en avait une triclée, sept ou huit pour le moins, toujours grouillant en vermine entre les roues de la bagnole, mais tous, à qui mieux mieux, pouilleux, rouilleux, écailleux, guenilleux et grenipilleux.

Seulement, tous, et les enfants, et les deux sœurs davantage, et la vieille surtout, il étaient pour moi bien plus que jolis ; ils étaient Romanitchels. Oh ! combien ! Des peaux jaunes à en être vertes ! Des cheveux noirs jusqu'à l'indigo, les uns plats, en raides mèches pareilles à des lames d'acier miroitantes de moires, les autres tirebouchonnant comme des copeaux de paille de fer ! Et

ces yeux clairs, pâles, tantôt allumés de furtives fulgurations, tantôt aux prunelles mortes, couleur de brouillard !

Inutile, je pense, d'expliquer plus longuement quel furieux désir j'avais de devenir leur ami, à nos voisines. Désir vain, je le savais d'avance, connaissant l'impénétrable sauvagerie de cette race.

Par bonheur, le hasard me favorisa. D'autres *banquistes*, avec qui nous fraternisions devant des canons de bleu, m'apprirent que la caravane n'était pas au complet en ce moment, qu'il y manquait le chef et sa mère, non pas Bohémiens ceux-ci, mais Italiens, tous deux à l'hôpital depuis leur arrivée à Paris. J'avais pour camarades quelques étudiants en médecine. Par eux je me fis présenter aux internes de l'hôpital où se trouvait Rasponi, le chef absent. Je me liai avec lui sans grande difficulté. Des paquets de tabac et surtout des oranges, et, plus encore, de menus privilèges accordés à ma requête, il n'en fallait pas tant pour apprivoiser le pèlerin, d'ailleurs peu farouche. Si bien qu'à sa sortie nous étions une paire de copains, et qu'en revenant dans sa caravane il m'y introduisit par ces mots :

« Célou-ci il est ouin frère, vous savez, eh ! les femmes, et zé l'invite à manzer cé soir. »

A quoi une des deux sœurs ayant fait la moue, et la vieille une grimace en grommelant, Rasponi administra, comme cadeau de bienvenue pour fêter son retour, une vigoureuse paire de claques à l'une et un maître coup de pied dans le derrière de l'autre.

Cela, du reste, sans colère, très simplement, le sourire aux lèvres, comme une habituelle façon d'accentuer ses ordres, pas plus. Et les battues l'acceptèrent ainsi, en esclaves qui ne rétipolaient point ; et pas même en esclaves (car aucune lueur de révolte ne passa dans leurs yeux de louves), mais plutôt en enfants, de ceux qui ont *besoin* de taloches.

Je soupai donc avec mes chères bohémiennes et mangeai de la terrible ratatouille cuisinée par la sorcière, une sorte de pilau diaboliquement épicé. Je rendis la politesse le lendemain en apportant un gigot et une demi-douzaine de litres. Quelques sucreries données à la marmaille achevèrent de me concilier les femmes, même la vieille. D'ailleurs, je n'étais qu'un demi-étranger, puisque je *travillais* dans la baraque voisine, en forain.



Enfin la plus jeune des deux sœurs, m'ayant un jour regardé dans la paume pour me dire ma bonne aventure, avait tout à coup appelé l'autre et la grand'mère, et leur avait baragouiné d'une voix volubile et joyeuse je ne sais quoi, mais apparemment à mon honneur; car toutes trois s'étaient mises aussitôt à me sourire, et la devineresse m'avait tiré une révérence en me baisant la main.

Tant il y a qu'à la fin de la semaine, la mère Rasponi étant sortie aussi de l'hôpital, la foire au pain d'épices clôturant le lendemain, la caravane maintenant au complet reprenant la campagne, comme il nous eût été pénible à tous de nous dire adieu, il fut décidé que je pouvais et devais faire partie de la famille, et

voulu. Chansons, trois fois hélas! vulgaires et stupides, ramassées par Rasponi au décrochez-moi ça le plus démodé des plus niais répertoires de café-concert. Ou bien alors, encore plus lamentablement hélas! airs d'opéras italiens, dont il se gargarisait à n'en plus finir, avec de prétentieux *gorgeggi*, des roulades, des trilles, des cocottes, tellement que sa mère en restait l'archet brandi et, presque pâmée, la bouche grande ouverte, les yeux blancs, semblait prête à s'évanouir sur chaque point d'orgue.

En voilà une que je n'aimais pas, cette mère Paola, si entichée de son ténor de fils, et de sa musique italienne filant comme



(honni soit qui mal y pense!) je me mis bravement en route avec elle.

\*\*\*

A vrai dire, je n'étais pas un hôte parasite. D'abord, grâce à une vente de tout ce qui me restait de mes anciens prix, je possédais un boursicot où sonnaient six beaux louis d'or, et c'était largement de quoi payer mon lit dans les auberges et fournir mon écot à la popote ambulante. Puis, comme le renard de La Fontaine, j'avais plusieurs tours dans mon bissac. Des tours de cartes, en particulier, assez pour être un escamoteur passable au regard des paysans chez qui nous allions battre l'estrade. Et aussi des tours de force, à l'occasion, et des tours d'adresse, poids, arbre droit, saut périlleux, bouteilles maniées en équilibriste et en jongleur; le tout en cas de suprêmes ressources. Et, comme besogne courante, corser d'un baryton les chœurs dont Rasponi chantait le ténor, tandis que sa mère florissait sur un crinclin et que les deux sœurs grattaient frénétiquement les nombrils d'une guitare et d'une mandoline.

Car c'était là, proprement, le métier de la famille, qui n'était venue à la foire au pain d'épices que par hasard, à cause des deux membres malades entrés à l'hôpital, mais qui, d'ordinaire, gagnait sa vie en chantant, et dans les villages. La pancarte de somnambule ne servait qu'au passage près des villes. Quant à la bonne aventure, inspection des mains, examen du marc de café, détournement de sorts, débit d'amulettes contre les maléfices (ceci dans les campagnes les plus reculées), c'est la vieille Zdagna qui s'en chargeait particulièrement. Mais le plus clair des recettes, on le faisait dans les auberges paysannes, sur un tréteau improvisé à même deux tables, par autorisation de monsieur le maire, et grâce aux chansons.

Chansons, hélas! non pas de Bohême, comme j'aurais tant

macaroni, et de son violon! Oh! ce violon! Elle en avait joué jadis, disait-elle, devant des *mounarques*, quand elle était petite et enfant *proudière*. Et elle m'infligeait, que de fois, l'audition, de ses *plous fameux succèses*, en me câlinant d'un :

« Per ché vous êtes, zé lé vois, oune dilettante. »

Et du récit de ses malheurs aussi elle me tarabatait : comme quoi elle n'était pas faite pour sa présente *infortune*, et avait été *risse*, et que son fils (*povero!*) s'était *misallié* avec cette Zingara, qui avait autant de *fanciulli* que la *plouie* de gouttes, et qu'elle et les *fanciulli* et la Zdagna n'étaient que de la *canaglia*.

Aussi les méprisait-elle et toujours leur parlait de haut, avec des répugnances de princesse; ce qui ne l'empêchait point de prendre la plus grosse part aux pilaus de la Zdagna. Jamais je n'ai vu avaler des platées de riz pareilles à celles qu'il lui fallait avant de torcher enfin à sa manche ses lèvres grasses, et de s'endormir, les mains béatement jointes sur son ventre, comme pour sanctifier sa digestion dans une prière.

Digestion somnolente que je bénissais! Car alors le Rasponi lui-même, si braillard le reste du temps, faisait tout à coup silence et disait à sa femme et à sa belle-sœur :

« Chantez-loui votre mousique à bercer, maintenant. Au moins, qué ça serve à quelque chose, vos airs d'ours. »

Et les deux femmes, d'une voix susurrante, à dents serrées, presque entre leurs joues et tout au fond de leur gorge, se mettaient à cantilénier d'interminables complaints de marche, dont je ne comprenais point les rauques syllabes étouffées, mais dont je devinais l'âme sauvage et mystérieuse, et qui évoquaient en moi toutes les poésies de leur existence errante, les renaissantes étapes sous des cieus perpétuellement nouveaux, les haltes au bord des chemins dans des pays inconnus, les nuits égarées au milieu des forêts à la ténébreuse horreur, et les plaines d'horizon sans limite, et les routes blanches, blanches, droites, droites, et si longues, et



le but à la fuite infinie, et tout cela très vague, très lointain, très doux, avec le clapotant gazouillis d'une source courant souterraine, avec les mille flûteries d'orgue d'une brise roulant les crépitantes caresses de l'herbe froissée, le papotage des feuilles, le vrombissement des insectes ronronneurs, les appels des oiseaux de passage haut perdus par l'espace, et jusqu'au féérique froufrou, semblait-il, de ces jupes de nuages que là-bas, dans les poudres d'or du couchant, d'invisibles danseuses faisaient lentement s'envoler d'elles en flottants falbalas de gaze rose et de soie verte.

Etaient-elles donc si laides que je l'avais constaté tout d'abord, mes deux amies aux belles chansons? Ma foi, je dois l'avouer, à travers leurs chansons elles s'étaient embellies bien vite pour moi. Et la vieille Zdagna elle-même, la singesse aux gestes et à la mine de sorcière, je n'étais pas sans lui trouver un charme. Elle me disait avec des yeux si tendres, en son baragouin barbare :

« Toi ressembler fils moi, fils mort, à longtemps. »

Et comme un fils, en effet, elle me choyait de son mieux, au point de consentir (effort de bonté presque miraculeux chez une Bohémienne) à m'apprendre des mots de sa langue.

Et la belle-sœur de Rasponi, la petite Makidza, quelle complaisance à étudier mes deux mains, minutieusement, toute son attention concentrée à y découvrir chaque jour de curieux détails plus flatteurs les uns que les autres! A certains claquements de ses lèvres et froncements de ses sourcils, je voyais bien que souvent elle y rencontrait aussi des pronostics désagréables; mais elle trichait alors si gentiment et si naïvement, pour ne pas me donner de déplaisir!

Avec d'autant plus de mérite, à vouloir faire ainsi sauter la coupe du destin, qu'elle avait en sa science une foi profonde. Un jour qu'elle avait annoncé à un client un grand malheur prochain, comme le paysan maugréait de son franc dépensé pour apprendre une si mauvaise nouvelle, c'est dans toute la sincérité de son cœur que Makidza lui répondit :

« Si ta main me disait que tu dois être roi, je ne te prendrais pas plus cher. »

Mais à me rappeler ses reparties, et tous mes souvenirs d'alors, les lignes s'ajoutaient aux lignes, et voici que mon papier tire à sa fin. Arrivons à la fin aussi de mon aventure, et contons-la brièvement en ce peu de place qui me reste.

\*\*\*

Environ trois semaines après notre départ de Paris, nous trouvions dans les environs de Fontainebleau. Chemin faisant, j'avais tiré des largesses de mes six louis, surtout pour gaver la virtuose, puisque ainsi je la plongeais dans le bienheureux sommeil digestif qui me valait l'aubaine des belles chansons

murmurées. Un matin, en payant mon lit à l'auberge, je m'aperçus qu'il me restait cinq francs pour tout pécule. Je confiai ma déconfiture à Rasponi. Il me répliqua :

« Zé t'ai conclou ici oune buone affaire. Tou verras demain. C'est oune surprise. »

Le lendemain, dès l'aube, en arrivant à la roulotte, je vis une demi-douzaine de rapins installés devant le campement, la palette au pouce, la toile sur le chevalet. Rasponi nous avait loués comme modèles.

« Ils nous dounent, me dit-il, à çacun dix sous, et comme nous sommes quatorze avec les *fanciulli* et même quinze en comptant le cheval, tou vois quelle belle journée. »

Je voulus me soustraire à la portraiture; mais les rapins réclamèrent énergiquement. Si je ne posais pas, il n'y avait rien de fait! Hélas! c'est moi, paraît-il, qui avais (après Zdagna, sans doute, je l'espère) l'air le plus bohémien de la bande.

Devais-je refuser à mes amis de leur faire gagner, comme disait Rasponi, une si belle *zournée*? J'acceptai donc.

Mais, le lendemain, ce fut à recommencer, et au lieu de six rapins il y en avait huit. La nouvelle s'était répandue à Barbizon qu'on pouvait, pour pas cher, faire une chic étude de Bohémiens dans un sous-bois *je n'te dis qu'ça*. Evidemment, le jour d'après, nous allions avoir aussi Marlotte à la rescousse.

Le soir, je déclarai d'un ton ferme à Rasponi que j'en avais assez, que je voulais bien courir les routes, mais non faire ce métier nouveau. Il me riposta aigrement qu'il n'y avait qu'un chef, que c'était lui, et que, si je tenais à en être convaincu, il allait m'en donner la preuve en me corrigeant. Et, joignant le geste à la parole, habitué à mener ainsi la caravane, il leva la main pour me giffler.

On voit d'ici la suite : une parade, un coup de tampon, et mons Rasponi (oh! je n'en suis pas fier, car ce n'était pas un gaillard) les quatre fers en l'air et le nez saignant.

« Zé té répincérai », fit-il en se relevant, l'œil sournois, les dents grinçantes, la main crispée dans sa poche sur la poignée de son couteau.

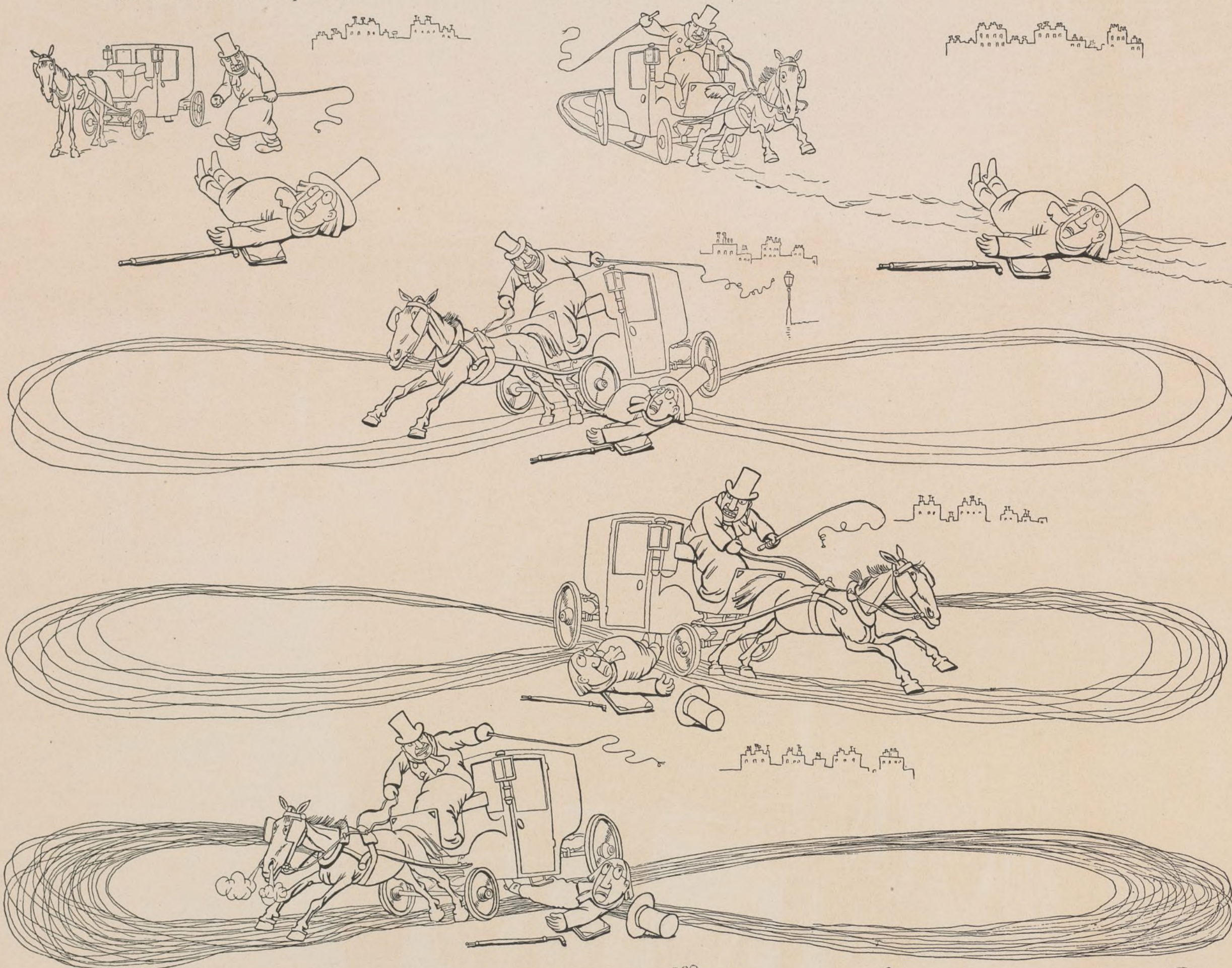
La mère Paola me traitait d'assassin. Zdagna, Makidza et sa sœur essayaient de calmer Rasponi, qui passa sa rage sur elles. Je m'éloignai, retournant à mon auberge. Un quart d'heure plus tard, Makidza m'y rejoignait et me disait :

« Veux-tu m'emmener avec toi? Nous nous marierons. »

Mon amour des Romanitchels n'allait pas jusque-là. Je partis pour Paris le lendemain matin, tout seul. Et de mon aventure il ne me reste qu'un très curieux et très exquis souvenir, et la joie de retrouver assez souvent, encore aujourd'hui, mon portrait dans des tableaux intitulés : *Halte de Bohémiens*.







A LA COURSE ! PAR CARAN D'ACHE





NOUS RENTRONS!









# LE FIL D'OR

PAR

HENRY GRÉVILLE

*Acceptez ce ruban,  
Madame la mariée.  
C'est lui qui vous apprend  
Que vous êtes liée  
Avec un long fil d'or  
Qui ne rompt qu'à la mort.*

Les deux jolies voix qui avaient chanté la chanson bretonne moururent avec les vibrations du piano, et le silence régna pendant un moment dans la vaste pièce, éclairée moins par les lampes que par la lueur vague et diffuse d'un lever de lune.

« Merci, dit Roger Barrois, en sortant du coin sombre où il était assis : vos voix vont merveilleusement ensemble. »

Madame d'Esparre quitta le piano et s'approcha de la porte-fenêtre ouverte sur la terrasse. Sa sœur la suivit, et toutes deux restèrent debout, dans la blancheur laiteuse qui caressait leur forme élégante : Claire d'Esparre plus grande, plus belle, plus femme ; Lucette plus jolie, plus gracieuse, le bouton d'un rameau dont sa sœur était la rose épanouie.

Roses blanches, à peine teintées d'incarnat tendre, comme un souvenir de la Malmaison. Le teint nacré, les joues délicatement rosées, les cheveux d'un blond sans rival, cendré et pourtant doré, uniques au monde, et semblables sur les deux têtes, faisaient de ces deux sœurs des figures inoubliables. Seulement, Claire, âgée de vingt-six ans, était mariée depuis plusieurs années ; Luce avait dix-sept ans et n'était point encore allée dans le monde.

« Pourquoi chantez-vous si tristement cette chanson de noces ? fit d'Esparre en s'approchant ; on dirait que vous portez le diable en terre ! »

Il avait fumé son cigare sur la terrasse ; j'avais vu sa robuste silhouette aller et venir dans le cadre lumineux des fenêtres ; mais je l'avais cru trop absorbé pour écouter.

« Ces ballades bretonnes sont toujours mélancoliques, mon ami », répondit sa femme.

Je la regardai avec quelque surprise. Claire, que j'ai connue toute petite, ne m'avait jamais paru sentimentale ; en ce moment, sa voix tremblait un peu. Lucette, non moins étonnée, la regarda aussi.

« As-tu froid ? lui dit-elle.

— Non ; allons sur la terrasse ; voilà la lune qui se lève au-dessus des Ponts-de-Cé ; venez-vous, Monsieur Roger ? »

Roger descendit sans mot dire, et tous les cinq, comme de simples paysagistes, nous nous accoudâmes sur le parapet, pour contempler le merveilleux spectacle qui nous était offert.

Peu de paysages d'Anjou sont plus attachants que celui-là. Perché au sommet d'un promontoire massif, haut d'une soixantaine de mètres, le château des Tourelles domine la Loire. Au loin se dressent les falaises de Mûrs ; les masses de verdure de la vallée du Louet semblent tomber comme une cascade jusqu'aux rives du fleuve étincelant, pareil à une gigantesque cote de mailles.

Sous la clarté éblouissante de la lune, maintenant dégagée de

ses nuages, la Pierre-Bécherelle et la Roche-aux-Moines dessinaient, l'une à gauche, l'autre à droite, leurs étranges silhouettes ; à nos pieds, l'île Behuard, endormie entre les deux bras qui l'enserrent, laissait surgir des oseraies le curieux petit clocher pointu de sa vieille église. Partout sur les coteaux, de grands moulins à vent immobiles, les ailes étendues, semblaient de gigantesques oiseaux, prêts à reprendre leur vol.

« C'est trop beau ! dit Roger à demi-voix. »

Les yeux de Lucette lui jetèrent un rayon aussi brillant, aussi pur que celui qui étalait sur la Loire un mince éventail d'argent.

Cette petite avait une manière de regarder que je n'ai jamais vue ailleurs ; quand elle attachait sur moi ses yeux couleur de violette, il me semblait boire, par une grande chaleur, un verre d'eau bien fraîche.

« C'est très beau, mais on s'enrhume », fit d'Esparre de sa voix de commandement.

On dirait, à l'entendre, un vieux sous-officier, et pourtant il n'a jamais servi.

« Oh, mon frère, au mois d'août ! fit Lucette.

— Oui, mademoiselle ! au mois d'août, parfaitement ! Je rentre ; qui m'aime me suive. »

Claire rentra derrière lui. Lucette et Roger ne l'aimaient point, sans doute, car ils n'avaient pas bougé.

La grande horloge du vestibule sonna, après un déclanchement formidable qui fit tressaillir toutes les vitres du château ; les jeunes gens revinrent alors vers le salon, en causant gaiement.

« Déjà dix heures ! fit le châtelain. Demain je vais de bonne heure chercher mes hôtes à Angers... Bonsoir mes amis. »

Chacun prit son bougeoir en silence. D'Esparre avait une façon sans réplique de nous envoyer nous coucher ; je me demandais parfois ce qui arriverait si j'énonçais l'intention de ne point m'enfermer dans ma chambre à dix heures du soir ?

Notre petite procession monta lentement l'escalier, on échangea un dernier bonsoir sur les portes, j'entendis un instant après la voix de notre hôte qui grondait son valet de chambre, puis le silence régna sur le coteau, baigné par la lumière de la lune.

Mon appartement possédait un petit balcon qui dominait le fleuve ; la nuit était tellement belle que je ne pus y résister ; je tirai un excellent fauteuil dans la baie lumineuse ; j'allumai un bon cigare et je me laissai aller à mes rêveries.

Bien des années se sont écoulées depuis que, moi aussi, j'étais jeune en ce même lieu. C'est là que j'étais devenu amoureux de Marie de Serves ; elle en avait épousé un autre, et si j'aimais tant ses filles, Claire et Lucette, c'était en mémoire de la pauvre jeune mère, morte avant trente ans.

Le temps avait passé sur tout cela, adoucissant mon chagrin jusqu'à la mélancolie, et même je dois avouer que cette mélancolie n'avait plus rien de douloureux ; mais depuis quelque temps, Claire me donnait du souci.

Deux ans auparavant, d'Esparre, piqué de la tarentule du ruban rouge, avait éprouvé tout à coup le besoin de se faire donner une mission. Comme il était riche, il l'avait obtenue sans peine ; pendant vingt mois, il avait parcouru l'Orient, prenant des notes et achetant des bibelots.



Or, d'Esparre est un être insupportable : pas grognon, mais criard ; pas méchant, mais despote ; pas précisément mal élevé, mais égoïste au point d'oublier de temps en temps les convenances qui le gênent.

Sa femme ne s'était pas plainte de son absence ; tous les quinze jours, elle lui écrivait de son écriture fine et allongée, une bonne petite lettre bien sage, qui arrivait quand elle pouvait, dans un endroit bizarre à écrire, impossible à prononcer. J'ai dans l'idée qu'elle eût voué quelque reconnaissance au ministère qui eût indéfiniment prolongé la mission de M. d'Esparre. Elle s'était organisé une vie tranquille, sortant juste autant qu'il le fallait, pas davantage, et voyant une société choisie.

Mon jeune ami Roger Barrois s'était montré fort assidu près d'elle. Roger ne parle jamais de ses affaires, mais fût-il bavard, ce n'est pas moi qu'il eût été choisir pour confident. Je le soupçonnai pendant quelques mois d'être amoureux de Claire, puis il parut s'être calmé. Elle... elle ne me faisait pas de confidences non plus, mais elle avait un petit air calme et content que j'interprétais au mieux de mes désirs.

D'Esparre arriva tout à coup, un soir, sans prévenir. Il rapportait un teint bronzé, l'habitude de crier fort et une mine de Barbe-Bleue qui me fit trembler. Quelque belle âme lui avait-elle écrit une de ces bonnes petites insinuations, grâce auxquelles deux galants hommes s'entrecoupaient la gorge ? Ou bien s'était-il avisé de lui-même que son absence avait assez duré ?

Il commença par inspecter tout l'entourage de sa femme comme des colis soupçonnés de contrebande ; moi-même avec mes cinquante-huit ans et mes cheveux gris de fer, je fus pour ainsi dire suspicieusement flairé ; assuré de ne pas sentir le fagot, je supportai cette épreuve sans sourciller, et j'ai lieu de supposer que, l'examen fini, d'Esparre me déclara bon.

C'était une raison pour qu'il m'invitât, comme autrefois, à passer quelques semaines aux Tourelles ; assurément ce n'est pas pour le même motif qu'il avait invité Roger. L'invitation avait été faite en ma présence et bien que mon jeune ami l'eût acceptée le plus ingénument du monde, l'air de d'Esparre m'avait clairement appris qu'en faisant cette politesse, il agissait comme le loup du Petit-Chaperon-Rouge : « C'est pour mieux te manger, mon enfant ! »

Par là-dessus, Lucette était sortie du couvent ; sa grâce, l'harmonie de toute sa petite personne donnaient aux Tourelles une gaieté paisible que je ne leur avais guère connue qu'autrefois ; le vieux château en semblait tout rajeuni. Son formidable beau-frère lui-même, sans se départir de sa rugueuse apparence, était au fond touché de ce charme virginal, et lui laissait faire à peu près tout ce qu'elle voulait.

Il se rattrapait d'ailleurs en surveillant sa femme de plus près. Roger, dans tout cela, promenait à cheval, à pied, en voiture, l'air le plus désintéressé qui se puisse voir ; aimable envers les deux sœurs, avec une nuance de respect pour Claire, de camaraderie pour Lucette, et des offrandes de roses tellement semblables qu'on n'y pouvait voir aucune préférence.

« Je ne serai pas fâché de voir arriver du monde, pensai-je en terminant cette longue méditation ; Barbe-Bleue commence à me porter sur les nerfs, et Claire plus occupée sera peut-être moins mélancolique... »

La lune brillait au milieu du ciel, la vallée s'emplissait d'une brume fraîche ; j'avais fini mon cigare, je fermai la fenêtre et je me couchai.

Le lendemain de bon matin, je fus réveillé par la voix sonore de notre hôte qui tonnait dans la cour. Les chevaux faisaient sonner leurs gourmettes, les valets d'écurie couraient en sabots sur le pavé, les coqs chantaient à tue-tête dans la basse-cour ; c'était un vacarme effroyable. Après une bonne demi-heure de remue-ménage, d'Esparre fit claquer son fouet, le break s'éloigna, le bruit des roues décrut, les coqs se turent et le silence s'étendit ou à peu près, sur le domaine des Tourelles.

Que c'était bon ! J'ouvris la fenêtre ; le paysage m'apparut si doux, si ensoleillé que je m'habillai en un clin d'œil, et descendis sur la terrasse.

La table à thé s'y trouvait dressée, comme de coutume. Madame d'Esparre, qui avait présidé au déjeuner de son mari, s'occupait maintenant de celui de Roger. Tous deux en m'apercevant parurent désappointés. Étais-je un trouble-fête ou un sauveteur ? Ma dignité ne pouvait admettre que cette dernière supposition : aussi je m'installai pour prendre mon chocolat, afin d'établir mes droits, et au besoin mes devoirs.

Claire venait de pleurer ; Roger, plus impénétrable que jamais, buvait son thé à petits coups ; tous deux évidemment m'envoyaient au diable, et cela m'affermait dans mon intention de rester.

Enfin, Claire se leva, à contre-cœur.

« Vous m'excusez, dit-elle, j'ai des ordres à donner. »

J'approuvai d'un signe de tête ; Roger se leva et s'inclina pendant qu'elle passait ; elle entra dans la maison sans se retourner. Je regardai mon compagnon, il avait l'air plus à son aise.

« Vous vous êtes levé de bien bon matin, lui dis-je. »

— Avec d'Esparre, il est difficile de dormir longtemps après

le soleil levé, » me répondit-il en souriant, et en promenant son regard autour de lui.

Il avait une manière de fermer à demi les yeux, en regardant le paysage, qui le rendait aussi inviolable qu'un coffre-fort.

« Joli ! fit-il en indiquant les masses de sombres peupliers, du côté de Chalonnès. Et l'île ! Voyez un peu cela ! on ferait ici des aquarelles étonnantes. »

— Vous faites des aquarelles, vous ? demandai-je, surpris qu'il m'eût caché ce talent.

— Moi, non... je... »

Il se tut brusquement. Il ne clignait plus, toute sa personne était devenue profondément attentive ; je suivis son regard.

Au bout de la terrasse était apparue la mignonne figure de Lucette. Suivie d'une femme de chambre qui portait un peignoir de bain sur le bras, elle descendait d'un pas élastique le sentier semé d'ombre et de soleil qui conduit au village des Forges. Un vent assez vif qui faisait frissonner les roses de la terrasse enleva le chapeau de ma petite amie ; comme elle se baissait pour le ramasser, son peigne tomba, ses cheveux se déroulèrent en nappe étincelante, et ruisselèrent jusque sur le gravier.

« Que c'est joli ! » dis-je à demi-voix.

Roger s'était remis à cligner et je ne pus savoir s'il admirait le clocher de Behuard ou les cheveux de Lucette.

La chère enfant avait tortillé son soyeux manteau en une grosse tresse rejetée en arrière, et sans nous avoir vus, elle continuait à descendre suivie de sa camériste.

« Et vous ? me demanda Roger, quand elle eut disparu sous le couvert du petit bois. »

— Moi ?

— Oui ; qu'est-ce que vous allez faire ce matin ?

— Une promenade, du côté de la Pointe, je pense.

— J'ai envie d'aller voir l'île Behuard, dit Roger d'un air placide ; on dit qu'il y a une église remarquable. Croyez-vous qu'elle vaille la peine d'être vue ? »

Je lui trouvais l'air machiavélique.

« Certainement, répondis-je. »

— Aurai-je le temps de revenir avant le déjeuner ?

— Assurément.

— Alors vous me conseillez d'y aller ?

— Complètement.

Satisfait de mes trois adverbess, je le regardai de côté.

« J'irai peut-être, fit-il avec une parfaite indifférence. A tantôt. » Il rentra dans la maison.

J'étais perplexe ; l'air d'août ne fleurait pas seulement le chèvrefeuille et les roses, il embaumait le mystère. Je rentrai lentement. Comme je traversais le salon, je vis dans la salle de billard, grâce à un jeu de glaces qui n'avait pas été combiné à cette intention, Roger debout devant Claire.

D'une main distraite, elle poussait les boules d'ivoire sur le drap vert, pendant qu'il lui parlait avec chaleur. Je m'arrêtai net.

Ma conscience me reprochait bien un peu mon indiscrétion, et pourtant ce n'était pas ma faute si ces glaces... Bref, je continuai de regarder.

Claire répondait sans lever les yeux. Son joli visage pâle d'angoisse se contractait visiblement. Enfin, couvrant son front de sa main, elle prononça un mot que Roger semblait attendre avec anxiété.

Il lui saisit l'autre main qu'il baisa tendrement.

Pareil à la statue du Commandeur, et presque aussi bruyant, je fis trois pas vers eux ; Claire s'enfuit, et Roger se précipitant au dehors se mit à galoper dans la direction de l'île.

« Ah ! tu vas à Behuard ? me dis-je, et tu t'es arrangé pour y aller sur mon conseil ? Eh bien moi aussi je vais aller me promener dans l'île, et si tu n'y vois personne d'autre, tu auras au moins le plaisir de m'y rencontrer ! »

Je descendis par un chemin en pente douce, plus long mais mieux approprié à mes jambes ; je traversai la voie du chemin de fer et je fus bientôt au bord de la Loire. Le bateau des Tourelles, amarré à l'autre rive, ne pouvait m'être d'aucun service, je hélai le passeur.

« Le jeune monsieur a pris votre bateau, monsieur, me dit ce fonctionnaire, mais me voilà ! »

L'île était pleine de bonnes gens occupés à arracher leur chanvre, et je ne voyais pas d'endroit où l'on pût causer dix minutes sans être interrompu.

« Le jeune monsieur est parti du côté de l'église », me cria complaisamment le passeur.

Je pris le chemin du village.

Rien de plus aimable que cette promenade sous les arbres qui s'entrecroisent, le long des champs de chènevis à l'odeur enivrante et des prairies où les meules de regain sentaient presque aussi fort. Les clôtures, faites de larges branches recourbées en berceau donnent un air de parc à ce petit coin de terre.

La silhouette de Roger m'apparut à un détour, puis s'évanouit comme s'il était entré sous terre. Je marchai rapidement vers l'église, pour m'y trouver avant lui, si son intention était de s'y rendre, et je fus bientôt devant ce singulier petit monument.





LE FIL D'OR, PAR A.-F. GORGUET.



Il se compose de deux chapelles adjointes, dont l'une est beaucoup plus élevée que l'autre, grâce à la conformation du rocher qui les supporte. Deux escaliers extérieurs donnent accès l'un à l'église haute, l'autre à l'église basse. Au moment où j'arrivais, une robe claire disparaissait à la porte d'en haut, qui se referma. Sans hésiter, j'entrai par celle du bas dans le couloir de rocher qui sert de vestibule; en trois enjambées je fus dans la petite nef, fraîche et parfumée d'encens.

Devant la vierge de Behuard, qui, dit-on, fait des miracles, Lucette était agenouillée près d'une gerbe de fleurs des champs cueillie par elle. Elle venait de se baigner, car ses cheveux dénoués, un peu mouillés à l'extrémité, lui faisaient un manteau d'or, comme aux saintes de Memling. Les mains jointes devant elle, elle priait avec une ferveur enfantine, et ses yeux imploraient la petite statuette qui la regardait gravement de ses yeux fixes.

Le visage frais et délicat de la chère enfant, rosé par l'intensité de son émotion, revêtait une singulière noblesse. Elle semblait bien à sa place dans ce cadre antique et pauvre. Les vitraux anciens traversés par le soleil, les portraits de Charles VIII et de Louis XI, les stalles de chêne sculpté, la nudité même de la roche qui perçait partout la muraille et le pavé entouraient à souhait la simplicité de cette enfant innocente.

Que demandait-elle avec tant de confiance? Je n'osai pas creuser la question.

Craignant de troubler sa prière, je me retirai à pas de loup, non sans heurter une chaise ou deux, et je sortis. La femme de chambre, son peignoir sur le bras, causait avec une vieille femme. En m'apercevant, elle prit au grand trot la route du passage; à la quatrième enjambée, elle se retourna:

« Mademoiselle m'a dit de me dépêcher et qu'elle reviendrait toute seule! » cria-t-elle à la vieille.

Cette explication était pour moi, et j'en fis mon profit.

Pourquoi priver la mignonne Lucette d'une demi-heure de sa solitude? A cet âge, on a parfois besoin de s'entretenir avec soi-même, à l'ombre des arbres, sous le ciel bleu... Afin de la laisser passer devant moi, je fis un tour dans le village, m'amusant aux vieilles maisons revêtues de glycine ou de vigne, presque toutes précédées d'une petite plate-bande de fuchsias et de roses trémières, puis je m'en revins lentement.

Comme je cheminais dans les saules, je vis Lucette à une centaine de pas devant moi. Roger l'avait rencontrée, et ils marchaient d'un pas alerte. C'est lui qui faisait tous les frais de la conversation; elle l'écoutait la tête baissée, les bras pendants le long de sa robe, un peu gênée sans doute par le manteau d'or, encore humide, qui couvrait ses épaules.

Avant que je les eusse rejoints, ils atteignirent la rive, Roger sauta dans le bateau, elle y entra légèrement après lui et deux coups de rames les envoyèrent au milieu du petit bras de la Loire.

« La demoiselle a trouvé un bon passeur, me dit le titulaire de l'emploi en venant à moi. Ils ne vous ont pas attendu? Je vais vous faire traverser, monsieur; ce ne sera pas long. »

Avant qu'il eût décroché son grand bêta de bateau, les jeunes gens étaient déjà loin sur le chemin des Tourelles. Je me dis qu'il y aurait folie à vouloir les rattraper, et que d'ailleurs, en compagnie de Lucette, Roger n'avait pas besoin d'être surveillé. Je repris donc ma route sinueuse, comptant rentrer bien après eux.

Ils avaient dû marcher très lentement, car j'arrivai le premier sur la terrasse et je les vis dans l'allée de tilleuls. Roger parlait toujours; Lucette écoutait, rejetant de temps à autre une mèche de ses longs cheveux que le vent lui envoyait au visage.

Comme ils arrivaient au détour de la pelouse, une rafale soudaine les enveloppa tous deux. Le manteau d'or qui couvrait la chère enfant se rebroussa, éparpillé dans tous les sens, et alla se jeter sur Roger, qui en fut aveuglé.

Avec un tact parfait, je dois le dire, il recula d'un pas, tandis que Lucette saisissait à deux mains les vagabonds; elle les tordit, et, les retenant d'une main, rentra vite au château, consternée de l'aventure.

Au même instant, Claire parut; Roger, qui ne m'avait pas vu, la prit par les deux mains et l'entraîna à l'intérieur du logis. Je courus les rejoindre, mais comme la première fois, ils avaient disparu.

Très mécontent — il y avait de quoi — je les cherchai, ou du moins, je crus les chercher partout, ce qui me prit quelque temps. Lucette reparut bientôt, coiffée à ravir, le plus simplement du monde, habillée pour le déjeuner, avec un reste de rougeur sur les joues, de trouble dans les yeux, de sourire tremblant sur les lèvres, — un ange, enfin!

« Le break est en bas de la côte, dit-elle; M. d'Esparre nous ramène une pleine voiturée de monde. »

Il fallait trouver Claire à tout prix. Je recommençai mes recherches inquiètes; en m'apercevant que Lucette me suivait, je m'arrêtai court.

« Comme vous avez l'air effaré, me dit-elle, que cherchez-vous donc ainsi? »

— Mon mouchoir de poche, répliquai-je brusquement. »

Elle partit d'un éclat de rire et tomba à genoux pour regarder sous un canapé.

Je l'y laissai et me précipitai vers la salle de billard, mais le bruit des roues m'attira irrésistiblement sur le perron.

Roger était là. Claire aussi, une joue rouge et l'autre pâle; lui, paraissait radieux. M. d'Esparre, qui avait jeté les guides, aidait à descendre deux couples très gais.

Claire embrassa les dames, reçut le salut des messieurs, et tout ce monde resta une minute en plein air, à se secouer avant d'entrer. M. d'Esparre, déjà sur le seuil, se retournait vers ses hôtes, quand ses yeux s'arrêtèrent sur Roger et l'expression de son visage devint terrible. Il examina sa femme, qui se mit à trembler; puis il ramena sur Roger son regard, de plus en plus courroucé.

Lucette arrivait en cet instant; elle resta stupéfaite comme nous tous, et chacun faisant d'instinct le même mouvement, toutes les têtes se tournèrent vers Roger.

A la boutonnière du malheureux, balancé par la brise estivale, flottait un magnifique cheveu blond, un de ces cheveux célèbres, dont la couleur incomparable était jalouée par toutes les femmes.

Mûs par le même instinct, tous les regards se reportèrent sur Madame d'Esparre, et pudiquement se détournèrent ensuite, n'importe où.

J'enrageais, et ce qu'il y a de pis, c'est que je ne savais pas au juste de quoi.

Roger, un peu étonné d'abord, avait suivi le jeu de toutes ces paires d'yeux braquées sur lui; baissant la tête, il vit le fil d'or, toujours balancé par la brise.

Il était d'une longueur extraordinaire, ce cheveu; sur le veston bleu de roi, il faisait l'effet de la chevelure de Bérénice en personne.

Un peu de rougeur monta aux joues du brave garçon, puis un léger sourire joua aux coins de sa bouche. D'Esparre fit un mouvement; je crus qu'il allait assommer Roger et j'allais me jeter entre eux, lorsque mon jeune ami, d'une voix calme, prononça ces paroles extraordinaires, en roulant sur son doigt l'interminable cheveu.

« Je vois que le ciel et les zéphirs sont pour moi; il faut donc que je parle. Si déplacé que puisse paraître le lieu, je ne tarderai pas plus longtemps, mon cher d'Esparre, à vous faire une demande que Madame d'Esparre veut bien encourager... C'est de nouer entre Mademoiselle Lucette et moi le long fil d'or qui ne rompt qu'à la mort. »

Je ne sais comment Lucette se trouvait près de lui, ni comment il lui avait pris la main: toujours est-il qu'elle baissait la tête et ne retirait pas ses doigts.

Je vis alors combien j'avais été bête; mais cela peut arriver à tout le monde.

D'Esparre rayonna, comme Phœbus en personne et sans mot dire, broya dans sa forte patte la main élégante de son futur beau-frère. Les invités firent entendre un petit murmure de satisfaction, comme à la fin d'une comédie de salon, et tout le monde entra dans la maison.

« Eh bien! Claire, c'est donc cela que vous complotiez? » dis-je à Madame d'Esparre, lorsque je pus la voir seule quelques heures après.

Elle me jeta un regard mêlé de joie et de tristesse.

« Je suis contente, répondit-elle, oui... vraiment contente que Lucette épouse Roger Barrois. C'est l'homme le plus noble... le plus loyal... »

Elle fondit en larmes et je la pris dans mes bras pour la consoler comme au temps où elle était toute petite.

« Là..., fit-elle en se remettant; c'est passé. Et vraiment, vous savez, mon ami, je suis très contente; Lucette sera parfaitement heureuse. »

D'Esparre n'est plus jaloux du tout; il crie déjà moins, et je me demande si, après tout, il ne finira pas par devenir supportable.







HENRIETTE. — CINQ HEURES DIX-SEPT !

# La Scène à faire

SAYNÈTE EN UN ACTE PAR GRENET-DANCOURT.

## PERSONNAGE

HENRIETTE. . . . . Mlle RÉJANE.

Scènes photographiées par Chalot.

Le théâtre représente un petit salon élégamment meublé. — Porte au fond. — A droite, une cheminée surmontée d'une pendule. — A gauche, un guéridon avec ce qu'il faut pour écrire. — Sièges divers. — Au lever du rideau, Henriette, en toilette de soirée, se promène nerveusement de long en large, puis s'arrête et regarde l'heure.

## SCÈNE UNIQUE

HENRIETTE

Cinq heures dix ! (*Appuyant sur les mots.*) Cinq heures dix !! (*Se reprenant.*) Non ! cinq heures neuf ! Il n'est que cinq heures neuf ! (*S'asseyant.*) Attendons ! (*Se levant brusquement.*) C'est lui ! (*Après avoir écouté à la porte.*) Non ! ce n'est pas lui. — C'est le vent. (*Regardant l'heure.*) Et, cette fois, il est bien cinq heures dix... Cinq heures onze même. (*Soupirant.*) Comme le temps passe ! (*Écoutant.*) Chut ! (*Avec dépit.*) Encore le vent ! Je ferai mettre des bourrelets. (*Après un temps.*) Cinq heures treize !... Treize minutes de retard !... Treize minutes ! Un siècle, quand on attend, un siècle ! (*D'une voix suppliante, en se tournant vers la porte.*)

Mais arrive donc, Achille, arrive donc ! (*Au public, en se retournant.*) Il s'appelle Achille. (*Après un temps.*) Qui ?... Mais, mon mari, parbleu, mon cher petit mari !... Quel autre que lui pourrais-je attendre en ce moment ? (*Regardant l'heure.*) Cinq heures dix-sept ! (*Au public.*) Vous ne le connaissez pas ?... Vraiment ? (*Vivement.*) Je vais vous faire son portrait... Connaissez-vous les nommés Apollon et Antinoüs ?... Oui ?... Eh bien, il a des deux... avec d'adorables moustaches blondes en plus, et un petit je ne sais quoi de particulier par-dessus le marché... Vous le voyez d'ici, n'est-ce pas ? Un rêve, je vous dis, un rêve ! (*Regardant l'heure.*) Cinq heures vingt-deux !

(*Au public.*) C'est moi qui l'ai découvert... cet été... aux bains de mer... en cherchant des coquillages... A genoux sur la plage, j'avais plongé ma main dans le sable... (*Montrant sa main droite.*) Celle-ci, tenez... Tout à coup, je sentis quelque chose qui me serrait les doigts... (*Regardant l'heure.*) Cinq heures vingt-cinq ! (*Au public.*) Croyant que c'était un homard, je jetai un cri et me relevai d'un bond... Un jeune homme était devant moi... Il était très rouge... Moi aussi... Le ciel était bleu... et la mer... verte... (*Avec émotion.*) Ah ! il y a dans la vie des moments qui sont bien doux ! (*Changeant de ton.*) Une voix rompit le silence, la sienne : « J'ai, par mégarde, pris l'extrémité de vos jolis doigts pour la rose enveloppe d'un testacé quelconque, excusez-moi, mademoiselle. » ... Il était pourpre... Je le devins... « Moi, monsieur, je vous ai pris pour un homard et je m'appelle Henriette, répondez-je en balbutiant.



— AH ! IL Y A DANS LA VIE DES MOMENTS QUI SONT BIEN DOUX !





— ELLE ME VA BIEN, N'EST-CE PAS ?



— OH ! MA MÈRE, MA MÈRE !!!

— Moi, Achille, répliqua-t-il, en balbutiant comme moi.  
— Fille unique, ajoutai-je, ne sachant plus que dire.  
— Attaché au ministère des Beaux-Arts, murmura-t-il.  
— Ah ? Tiens ! *(Saluant.)* Monsieur...  
— Mademoiselle... »

Et, nous étant salués, nous nous séparâmes. Nous étions livides.  
*(Regardant l'heure.)* Cinq heures et demie ! *(Au public.)* Vous devinez le dénouement ? Il a eu lieu le mois dernier, à la Madeleine... Un monde fou et des toilettes !...

Quand je suis entrée dans l'église, toute l'assistance a fait « Ah ! » ... Cela m'a fait plaisir pour... Achille !... Plus blanche que la faille de ma robe, — deux mètres quarante de traîne, et de la fleur d'oranger partout, — j'étais très émue... Achille avait mal aux pieds... Ah ! je le répète, il y a dans la vie des moments qui sont bien doux ! *(Regardant l'heure.)* Trente-trois ! *(D'un ton rêveur.)* Un mois de ménage ! *(Vivement.)* Nous nous aimons toujours !... Il est charmant !... toujours galant, empressé, aux petits soins pour moi... *(Confidemment.)* Dans l'intimité, il m'appelle « Yeyette », c'est plus doux, et moi, je l'appelle « Chichille », c'est plus doux aussi, c'est... *(Avec agitation.)* C'est étrange qu'il n'arrive pas...

Depuis notre mariage, c'est la première fois qu'il lui arrive... de ne pas arriver à l'heure... D'ordinaire, à cinq heures précises — pas une minute de plus — je l'entends mettre sa clé dans la serrure, et, une seconde après, je suis dans ses bras — ou bien, c'est lui qui est dans les miens — cela dépend... D'où vient qu'aujourd'hui ?... *(Allant et venant.)* Ah ! mon Dieu, que je suis donc inquiète, que je suis donc inquiète ! *(Au public.)* Comment ?... Retenu ?... Par quoi ? par qui ?... Par son chef ? *(Haussant les épaules.)* Son chef ne vient au ministère qu'une fois par mois... le trente et un... pour émarger... et nous sommes le quatre... Ce n'est donc pas son chef... Vous dites ?... Un motif quelconque !... Lequel ? *(Après un temps.)* Ah ! vous voyez, vous ne trouvez rien. *(Tambourinant sur le guéridon.)* Moi non plus, d'ailleurs.

*(A elle-même.)*

Si encore je ne lui avais pas dit que nous dinions en ville, je pourrais supposer... Mais il le sait. *(Montrant sa robe au public.)* Il sait même que j'ai fait faire cette robe exprès, donc... *(Changeant de ton.)* Elle me va bien, n'est-ce pas ? *(Avançant les épaules.)* Un peu large, pourtant. *(Reprenant.)* Il doit se douter de mon impatience. *(Changeant de ton.)* Je la ferai repincer. *(Reprenant.)* De mon inquiétude. *(Changeant de ton.)* Sous les bras, tenez. *(Reprenant.)* Il doit... *(Regardant l'heure.)* Oh ! cette pendule !... Elle va, elle va ! *(Se dirigeant vers la cheminée.)* Si je la retardais ! *(S'arrêtant.)* Non, cela n'avancerait à rien et... *(Prenant tout à coup une mantille sur un meuble et s'en enveloppant la tête.)* Ah ! décidément, je n'y tiens plus et je vais...

*(Se dirigeant vers le fond, puis s'arrêtant et écoutant.)*

Le voici !... Non !... C'est un omnibus. *(Frappée d'une idée subite.)* Omnibus !... Omnibus !... *(Se cachant le visage.)* Ecrasé peut-être ! *(D'une voix entrecoupée.)* Oui, c'est cela... écrasé, broyé, coupé en deux, tête séparée de tronc, tronc séparé de tête, cadavre, masse informe, bouillie, compote, marmelade ! *(Perdant la tête et s'élançant vivement vers le fond.)* Arrêtez, cocher, arrêtez !!! *(Tombant anéantie sur une chaise près de la porte.)* Je suis folle !... Son bureau est à deux pas, sur le même trottoir que notre maison, pas la plus petite rue à traverser... *(Au public.)* Alors ? *(Avec découragement.)* Alors, je ne sais pas, moi, je ne sais plus...

Il aura... rencontré un ami... Café, bock, billard !... Non, pas bock, il déteste cela... et billard aussi... *(Réfléchissant.)* Peut-être que... Non plus... Ou bien... Pas davantage... A moins... *(Se levant et changeant de ton.)* Mais non, ni ceci, ni cela, ni billard, ni bock, ni café, ni omnibus, ni autre chose...

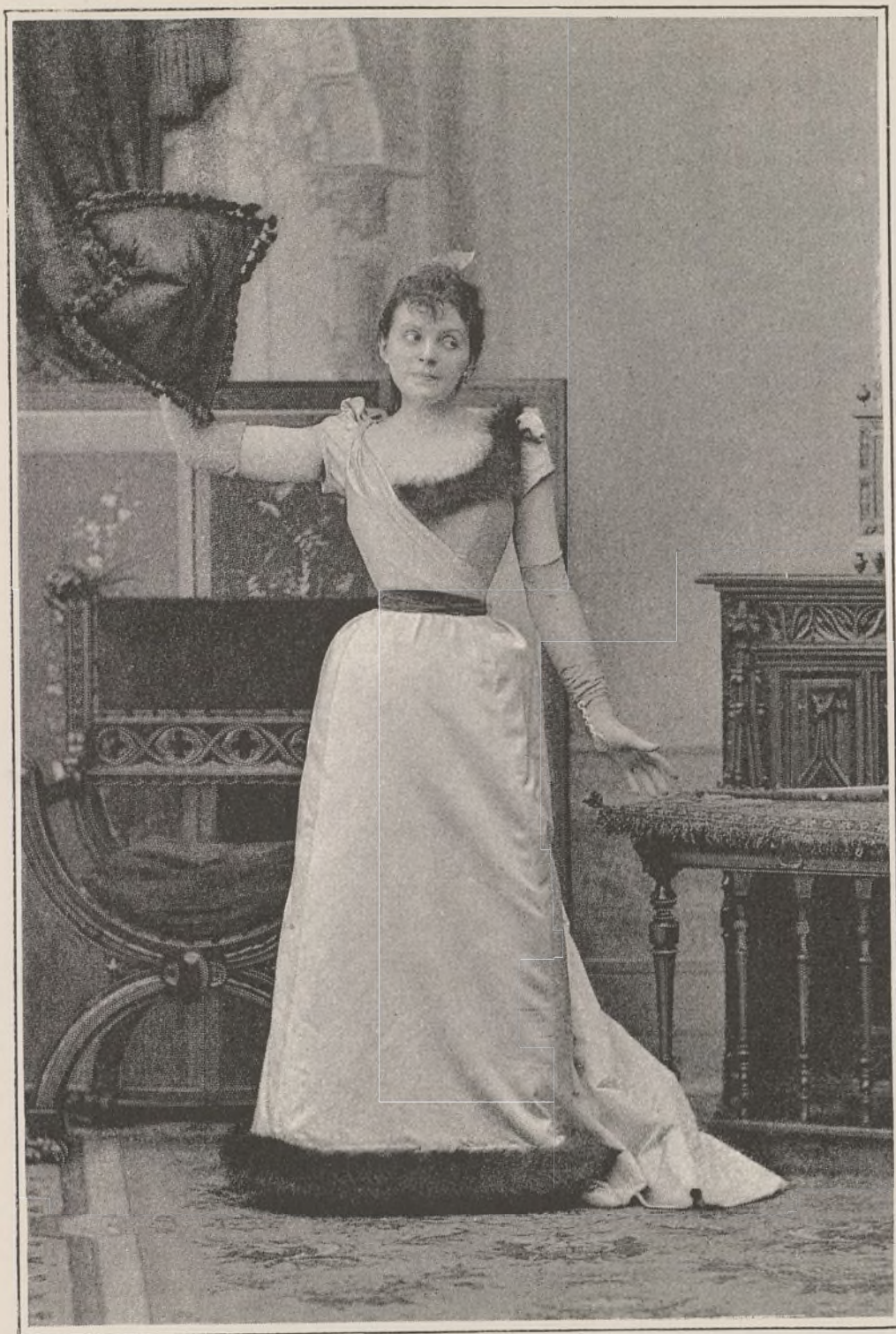
La vérité, je la pressens, je la devine, elle me saute aux yeux : Il ne m'aime plus, voilà. *(Pleurant.)* Il ne m'aime plus ! *(S'essuyant les yeux.)* Oui, maintenant j'en suis sûre, il a assez de son intérieur, assez du ménage, assez de moi, assez de notre amour !... Un mois ! — c'est long pour un homme !... Et alors... au lieu de rentrer tout de suite... comme au temps où il m'aimait... *(Fondant en larmes.)* Il fait le grand tour !!! Oh ! ma mère, ma mère !!! *(S'essuyant les yeux.)* Et je suis là que je m'inquiète et me torture la cervelle ! *(Frappant le sol du pied.)* Sotte ! *(Écoutant.)* C'est lui... Pas encore.

*(Se tournant vers le fond.)*

Va, va, prends ton temps !... Quand tu rentreras, mon ami, je te ferai une scène, oh mais, une de ces scènes... Pas quelque chose d'ordinaire, de banal, va !... Non, une vraie scène, une vraie ! *(Au public avec tristesse.)* Ce sera la première ! *(Soupirant.)* Ah ! il y a dans la vie des moments qui sont bien durs !

Voyons, voyons, du calme, du sang-froid, de l'énergie sur-tout. *(Réfléchissant.)* Quelle attitude vais-je prendre, quels termes vais-je employer et quel visage vais-je me composer ?... C'est très embarrassant... Dame, c'est un début. *(Après un temps.)* Si ma mère était là au moins, elle me dirait tout de suite quelle est, dans le cas présent, la scène à faire, elle qui en fait trois ou quatre par jour à papa. *(Souriant.)* Pauvre homme ! *(Changeant de ton.)*





— TENEZ, MISÉRABLE, VOILA QUI VOUS APPRENDRA...



— TANT PIS, JE VAIS L'EMBRASSER.

Cherchons. (*Après un temps.*) J'ai trouvé!... Oui, c'est cela!... Il rentre et aussitôt je prends un air grave, solennel; mon visage qu'un rictus amer contracte devient de marbre...

Lui, empressé: « Excuse-moi, ma chérie, de rentrer si tard, mais... »

Moi, froidement: « Vous êtes libre, monsieur, de rentrer quand il vous plait. — Je vais te dire ce qui m'a retardé... — Je ne vous le demande pas. — Oh! la vilaine Yeyette qui boude son Chichille! — Je ne suis plus votre Yeyette et vous n'êtes plus mon Chichille! »

(*Changeant de ton.*)

Il veut me prendre dans ses bras et m'embrasser, mais d'un geste aussi large que noble, je le repousse, alors... (*Avec dépit.*) Alors il éclate de rire et... et moi aussi. C'est plus fort que moi, je ne peux pas le voir rire sans rire avec lui, et dame, si il rit, si je ris, si nous rions... adieu l'effet de la scène! (*Après un temps.*) Une attitude résignée plutôt... L'air mélancolique et penché d'une victime, d'une pauvre petite brebis sans défense que l'on conduit à l'abattoir.

Oui, mon ami. Vous êtes libre, mon ami. Je ne vous reproche rien, Achille. » (*Changeant de ton.*) Etc., etc... Tout sur le même ton.

Oui, mais en me voyant prendre si doucement la chose, il recommencera et c'est ce que je ne veux pas...

Si j'essayais au contraire de la violence, de la colère... Si je le battais! (*Levant le bras.*) Tenez, misérable, voilà qui vous apprendra... (*Baissant le bras.*) Non, il ne se laisserait pas faire, et puis, il me le rendrait peut-être... Avec les hommes, on ne sait jamais...

Cherchons autre chose. (*Au public après un temps.*) Que diriez-vous d'une bonne petite crise de nerfs?... Là, sur le tapis, cheveux déroulés, épars, avec cris, spasmes, sauts, sursauts, soubresauts, contractions de muscles, grincements de dents, écume, sanglots et larmes?... Maman en usait beaucoup autrefois... Plus maintenant... Ça la fatigue... et puis, papa y est tellement habitué... (*Regardant l'heure.*) Six heures moins dix! (*Résolument.*) Allons, allons, je me décide pour la crise! (*Après avoir porté la main à ses cheveux comme pour les dénouer.*) Au fait, non, il faudrait que je me recoiffe... sans compter qu'en me roulant à terre je pourrais abîmer ma robe... Et puis des sanglots, des larmes... J'aurai les yeux rouges et pour aller dîner en ville... Un simple évanouissement suffirait, je crois, surtout pour la première fois... (*S'étendant dans un fauteuil.*) C'est cela, dans ce fauteuil, étendue, pâle, froide, inerte, mourante, morte... Il arrive, s'élance vers moi, m'interroge... J'ai perdu connaissance, — je ne réponds rien... C'est très commode... Alors, il s'affole, appelle, se pend aux sonnettes, revient vers moi, frappe dans mes mains, arrache mon corsage, m'asperge le visage avec de l'eau, du vinaigre, du... (*Se levant vivement.*) Et ma robe, malheureux, ma robe!

Ah! quel dommage que nous allions dîner en ville aujourd'hui... Sans cette maudite toilette!... (*Après un temps.*) Si je simulais la folie! (*Vivement.*) Halte-là, s'il vous plaît! On dit que rien ne ressemble plus à un fou que quelqu'un qui ne l'est pas et il serait capable de profiter de cela pour me faire enfermer, le monstre! (*Au public.*) Oh! un homme qui n'aime plus sa femme est capable de tout... Or, il ne m'aime plus, il me déteste même, j'en suis certaine, j'en ai la preuve. (*Frappée d'une idée subite.*) J'y pense!... Un commencement de suicide!... Très simple: réchaud, charbon, allumettes... Oui, mais après... scandale, pompiers, sergents de ville, commissaire, journalistes, interviews!... (*Avec découragement.*) Allons, décidément, je ne trouverai rien. (*D'un ton tragique.*) Résigne-toi à ton malheureux sort, esclave infortunée, et supporte sans te plaindre les débordements de ton seigneur et maître. (*Avec emportement.*) Eh bien, non, je ne les supporterai pas et je vais... (*Après un temps.*) Oui, c'est une idée!...

Je vais écrire à ma mère de venir à mon secours... La scène à faire, c'est elle qui la fera... et vous verrez qu'elle s'y entend... Ce sera terrible, effroyable! (*Avec émotion.*) Après, elle m'emmènera loin de lui, loin de cette maison où j'ai tant souffert, tant pleuré, tant... (*Changeant de ton.*) Ecrivons. (*S'asseyant devant le guéridon et écrivant.*) « Ma sainte mère. — Il y aura bientôt quatre jours... » (*Regardant l'heure.*) Six heures et quart! — je mets huit jours... (*Écrivant.*) « Il y aura bientôt huit jours qu'Achille n'est pas rentré au domicile conjugal et... » (*Cessant d'écrire et écoutant.*) Chut!... Écoutez! (*Avec un cri de joie.*) Lui! c'est lui, c'est lui! C'est Achille! (*Portant la main à son cœur.*) Ah! il y a dans la vie des moments qui sont bien doux!... Que faire? (*Déchirant la lettre.*) D'abord, déchirer cette lettre... (*Hésitant.*) Quant à la scène je vais... (*Prenant une résolution.*) Ah! tant pis, je vais l'embrasser, je la ferai une autre fois! (*Elle sort vivement par le fond.*)

RIDEAU

(*Droits réservés.*)



## Chansons d'Enfants

# LES ÉTOILES

Poésie de ADRIEN DÉZAMY.

Musique de GEORGES FRAGEROLLE.

CHANT *Andante.* *Simplement.*

Les é - toi - les sont les grands feux Que le Bon

PIANO *Cantabile.* *p*

*Animez.* *Riten.*

Dieu, le soir, al - lu - me: Du grand ciel ce sont les grands yeux Re - gar -

*Suivez.*

*Pour finir après le 3<sup>e</sup> Couplet.*

- dant à travers la bru - me.

*Cantabile.* *p*

2<sup>e</sup> COUPLET *Très doux.* *Dolce.* *mf Riten.*

Les é - toi - les sont les tom.beaux Des parents morts qui nous ai - mè - rent:

Les an.ges si bons et si beaux Pour nous gui - der les en - flam - mè - rent.

3<sup>e</sup> COUPLET *Plus animé.* *f* *4*

Les é - toi - les sont les ber.ceaux Des pe.tits enfants qui vont nai - tre:

Frè - res, sœurs, comme des oi - seaux Ve - nez, nous voulons vous con - nai - tre

*Gidon, grav*



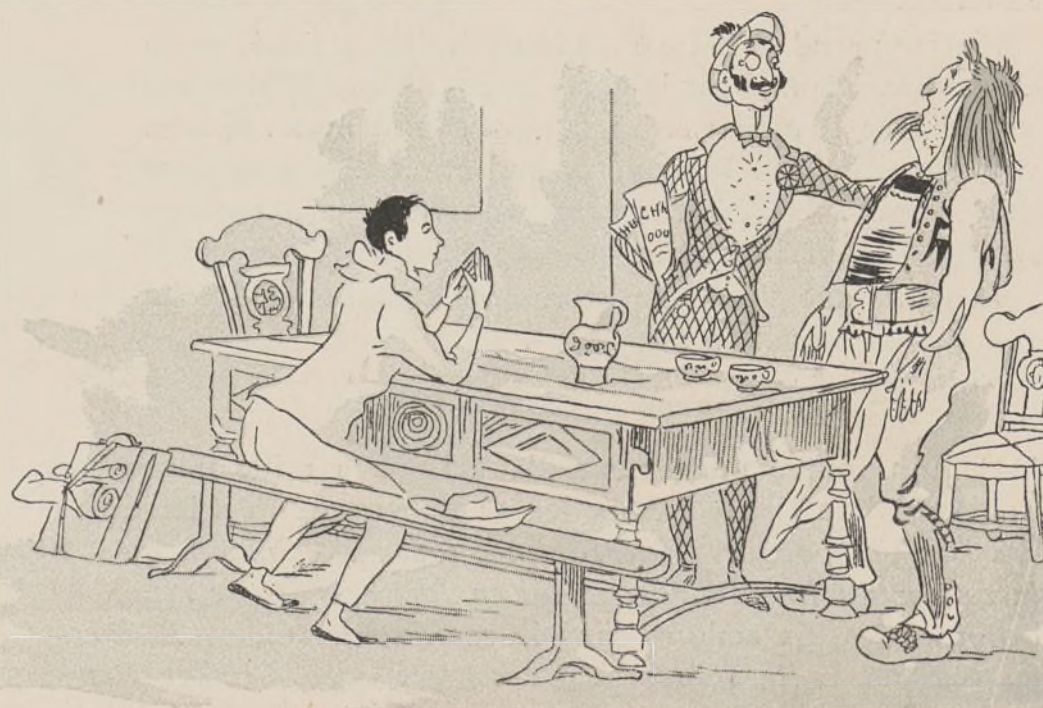


## PREMIER TABLEAU

*Un intérieur d'auberge, en Bretagne, dans le Finistère ; la salle est très gaie, avec ses dressoirs reluisants, ses assiettes fleuries et ses tables immaculées.*

PIERROT, D'ARLEQUIN, YVONNE

(Pierrot est vêtu de couil blanc, il est coiffé d'un feutre gris très clair, il est très jeune, imberbe, très blême, il porte un sac de voyage et une boîte de couleurs sur laquelle est attachée une liasse de papiers, car il est vaguement peintre et poète. C'est un Pierrot moderne ; sa fraise blanche, à







la Gilles, le fait prendre pour un élève de M. Carolus-Duran. — Son compagnon, plus âgé, est vêtu d'un complet à losanges de diverses couleurs, mais si petits qu'on ne distingue guère cette étoffe des croisés anglais de nuances mortes. Feutre de voyage, genre anglais, avec un très petit ornement en queue de renard. Rosette multicolore, moustaches et favoris noirs, coupés à la mode des gens de bourse en 1890, et rappelant par la forme la barbe de l'arlequin classique.

Il se fait appeler M. d'Arlequin. C'est un arlequin très moderne, il est boursier, intéressé dans une maison de banque qui lance l'affaire des *Brouillards de Chatou*. Cela lui rapporte de gros sous, sans qu'il travaille autrement qu'en distribuant des prospectus, — il en a plein ses poches, — et en faisant des boniments aux braves gens.

Pierrot et d'Arlequin entrent, s'asseyent et frappent sur la table : l'hôtelier paraît. « Deux bolées de cidre, s'il vous plaît ! » L'hôtelier les apporte, d'Arlequin l'examine soigneusement derrière son monocle, puis, ayant avalé sa bolée, tout de suite devient aimable pour son hôte ; il le suit à la cuisine en lui passant le bras autour du cou, et l'on aperçoit sa main qui s'apprête à tirer de sa poche des prospectus d'emprunt sur lesquels on peut lire en grosses lettres : **BROUILLARDS DE CHATOU. Société anonyme au capital de 100,000,000 de francs.**

Pierrot est resté songeur devant sa bolée.

D'Arlequin rentre. On va pouvoir dîner.

La fille de l'hôtelier, Yvonne, vient pour mettre le couvert ; elle porte au corsage la *rose symbolique*. — « Comme elle est jolie ! » Pierrot en est stupéfait, il la regarde de tous ses yeux et tire une feuille de son calepin pour lui faire des vers.

Pendant qu'il est penché sur son papier, d'Arlequin chiffonne la collerette de la jeune fille, de manière à fort avancer ses affaires : elle se défend, mais elle sourit. Quand il



va un peu trop loin et qu'elle menace de se fâcher, il montre du doigt la rosette multicolore qu'il porte à sa boutonnière et la fille se radoucit.

Pierrot a fini ses vers et les a relus, en souriant de leur perfection ; il les offre à Yvonne ; soins inutiles, elle ne sait pas lire ! Et, comme l'hôtelier

entre, Yvonne lui donne le billet, sans que Pierrot ait pu s'y opposer.

Il faut croire que les expressions étaient vives, car l'hôtelier veut se jeter sur Pierrot et le battre. D'Arlequin veut bien s'interposer, et l'on peut juger de l'empire que

d'Arlequin et sa rosette ont déjà sur le bonhomme par son obéissance. C'est égal, il fait signe qu'il surveillera sa fille et Pierrot.

Pierrot prend sa boîte à couleurs et s'en va par la porte de la route, Yvonne par la porte de la cuisine. D'Arlequin s'assied avec l'hôtelier et lui fait des confidences : il croit avoir remarqué que Pierrot, son ami, en tient sérieusement pour Yvonne. « Hé ! hé ! ce ne serait pas déjà un si mauvais mariage ! Combien donnez-vous à votre fille ? »

Pendant que l'hôtelier ouvre une armoire et tire un gros sac sur lequel on lit :

DOT D'YVONNE — 10,000 FRANCS

d'Arlequin fourre prestement dix actions à mille francs des Brouillards de Chatou dans le sac de voyage de Pierrot.

« Dix mille francs ! Pierrot en a tout juste autant, qu'il a placés sur les Brouillards ; je lui en fais une grosse rente. — Il montre les dix actions dans le sac de Pierrot. — Donnez-moi vos dix mille francs, je les mettrai avec ceux de Pierrot. »







L'hôtelier est séduit, et le rideau tombe pendant qu'il se gratte l'oreille, indécis.

## DEUXIÈME TABLEAU

*Un paysage ; au premier plan un pre tout en fleurs, au fond, une église et un moulin.*

PIERROT, YVONNE, L'ÂNE

Pierrot se promène, dresse son chevalet, change de place, fait sur la toile des signes avec son doigt, comme s'il arrangeait un tableau, cligne des yeux, se fait de sa main une lunette ; il mime, avec des gestes peintres, les dessous, les empâtements, les glacis, le travail du couteau, les touches de sentiment... mais ne fait rien du tout. Passe Yvonne,



que son père a envoyée au moulin conduire un âne chargé d'un sac de blé, avec mission d'en rapporter un de farine. Elle s'arrête et regarde la toile blanche. Pierrot, flatté, lui explique ce qu'il veut faire, et les gestes de recommencer ! Mais Yvonne la regarde avec des yeux étonnés, sans comprendre. Pierrot prend cet étonnement pour de l'admiration ; il se donne des airs d'homme de génie, se prend le front, et pose distraitement à sa boutonnière un pétale de coquelicot. Voilà ce qu'il aura, un jour. Il rit. Yvonne se moque de lui.

Mais, cependant, l'âne s'est mis à se rouler et verse le sac dans le pré. Yvonne court à lui, l'âne se sauve. Yvonne se met à pleurer. « *Comment faire ? On a besoin de la farine pour ce soir. Si ce n'était que l'âne, il reviendra bien tout seul, mon père ne s'en apercevra même pas, mais le sac ! C'est votre faute !* » Et elle dispute Pierrot.

« *Qu'à cela ne tienne, dit Pierrot, est-ce loin, votre moulin ? Elle le montre. — Oh ! je porterai bien le sac jusque-là ; voyez si je vous aime !* »

Il charge le sac sur son dos. C'est lourd, mais tant pis ! Yvonne sèche ses larmes, et même elle rit de voir Pierrot courbé sous son sac. Elle a gardé sa badine à la main et elle lui en donne de petits coups, puis elle frappe plus fort. Comme ce serait amusant d'avoir un petit mari aussi doux, aussi facile à mener !



## TROISIÈME TABLEAU. — BALLET

PIERROT, YVONNE, DES FARINIERS, DES FARINIÈRES, DES VILLAGEOIS

Pierrot arrive, harassé, tombant à chaque pas. Les fariniers lui prennent son sac. « *Tiens, mademoiselle Yvonne, qu'est-ce que c'est que ce nouvel âne que*







*vous avez là ? — C'est un m'sieu de la ville qui a bien voulu remplacer le mien. »* Les fariniers lui font des farces, le couvrent de farine, ils appellent les farinières et les gens du village. Une danse s'organise autour de lui, mais il prend très bien la plaisanterie et danse le premier rôle du ballet avec Yvonne. A l'apothéose il se met à quatre pattes et Yvonne s'assied sur son dos. Puis, la danse terminée, on apporte un sac de farine qu'il charge sur ses épaules, et il redescend la côte, poursuivi par la baguette d'Yvonne.

QUATRIÈME TABLEAU

PIERROT, YVONNE

Pierrot s'arrête, il pose son sac par terre, s'assied dessus et refuse d'aller plus loin si la jeune fille ne lui donne pas un baiser ; il l'obtient après quelques simagrées et tout aussitôt en rend deux, trois, quatre, cinq, six, si bien que les joues et les lèvres de la petite

Yvonne sont couvertes de farine. Puis il se remet en marche.

CINQUIÈME TABLEAU

*Un pré près de l'auberge, que l'on aperçoit entre les branchages.*

PIERROT, YVONNE, D'ARLEQUIN, L'HOTELIER, VOISINS, VOISINES, VIOLONS, LA MISÈRE.

Pierrot s'est encore arrêté et continue son manège galant. Il veut des baisers et des baisers. Comme il presse un peu, mais timidement Yvonne, d'Arlequin paraît, fumant sa cigarette. « *Tiens ! vous voilà tous les deux ! Ah ! Pierrot, dans quel état, mon cher, couvert de farine ! Va vite te changer sans que l'hôtelier te voie, je vais traîner le sac de farine pour mademoiselle Yvonne jusqu'à la grange. »*

Pierrot s'en va. D'Arlequin continue l'idylle à sa façon, à la hussarde, et, au lieu de traîner le sac, violente la fillette qui crie ; il fait tomber la rose symbolique, qui roule à terre.

Pierrot a entendu le cri, il revient sans s'être nettoyé, suivi de près par l'hôtelier et les voisins et voisines. « *Qu'y a-t-il ?* » Yvonne est muette et pleure. « *C'est vous, monsieur Pierrot ? — Mais non ! — Mais si ! Vous ne nierez pas que sa joue ne soit couverte de la farine qui vous couvre vous-même !* »

Pierrot se trouble, tous s'élancent pour le battre ; d'Arlequin s'interpose en montrant sa rosette. On s'écarte. Il parle bas à Pierrot, lui dit que la fille a dix mille francs. « *Allons, allons, laisse-toi faire. Aussi bien tu serais assommé, je ne pourrais rien pour toi !* »

Puis il dit à Yvonne : « *Je suis marié* (il tire de sa poche une grande carte de visite sur laquelle on lit : MONSIEUR ET MADAME D'ARLEQUIN), *si vous dites un mot, vous êtes perdue, épousez Pierrot.* »

Ils se laissent convaincre, les accordeilles se font sur-le-champ : le père va chercher les dix mille francs et les remet à d'Arlequin, qui donne à Pierrot dix actions des Brouillards de Chatou. Pendant que tout le monde félicite les fiancés, d'Arlequin fait une pirouette, envoie par derrière leur dos une nasarde aux assistants et s'esquive avec le sac. A sa place apparaît une très vieille femme en loques qui personnifie LA MISÈRE. Tous sont surpris, en se retournant, de la voir là, mais les violons qui arrivent font diversion, on les suit en dansant. Pourtant l'hôtelier regarde la vieille d'un air soucieux, puis il rejoint les autres.

La Misère, restée seule, lève son bâton, et, avec un méchant sourire, désigne les gens de la noce.

(La toile tombe.)

